

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres



Montréal, samedi 13 octobre 1990

HUBERT REEVES

Réflexions du promeneur solitaire

Heinz Weinmann

QUATRE ANS après la publication de son dernier livre, *L'heure de s'enivrer*, Hubert Reeves est au Québec pour lancer *Malicorne*, réflexions d'un observateur de la nature (au Seuil). Cette sortie québécoise du livre — en France il ne sortira que dans deux mois —, devait coïncider avec le lancement du projet du Centre d'interprétation astronomique du Mont-Mégantic, patronné par l'astro-physicien.

Malicorne : ce titre frappe par son étrange beauté. Alors que les deux livres précédents avaient pour titre des vers de Valéry et de Baudelaire, témoignant par là du rôle essentiel que joue la poésie dans l'existence de cet homme de science. Le dernier s'annonce par un nom propre : *Malicorne*, village bourguignon où se trouve la maison de campagne des Reeves. Il s'agit en fait de la ferme du château désormais détruit de Pierre Séguier, garde des sceaux de Louis XIV. Son cadre bucolique ne fera pas oublier les ravages qu'a subis cette région lors de la Guerre de cent ans.

Hubert Reeves, un Rousseau scientifique, nous enjoint de « retourner à la nature » en faisant tout d'abord un gigantesque détour par le cosmos ! Comme Jean-Jacques, Reeves est un « promeneur solitaire » qui note sur le vif ses impressions, ses « rêveries ». Alors que Jean-Jacques Rousseau gribouillait ses idées sur des cartes de jeu, Hubert Reeves les dicte à son magnétophone en bandoulière. Arrivé chez lui, il transcrit le tout sur Macintosh. La technologie est passée par là !

« Au début, j'appellais cela « promenades à Malicorne » pour dire que je voulais être à l'opposé du cours magistral en donnant des réflexions un peu à bâtons rompus sur des sujets difficiles qu'on ne peut aborder dans un cours ».

Mais les mille pages de notes brutes, l'auteur les soumet à un travail d'organisation radical. « Je me suis aperçu que ce texte se regroupait autour de quelques thèmes : le thème du rapport des sciences et de l'activité humaine ou plutôt comment la connaissance scientifique influence notre façon de penser la poésie, la musique, la liberté, la religion. J'ai l'impression qu'il y a une tâche à faire analogue à ce qui s'est passé au 17^e siècle lors de la « révolution copernicienne ». Du jour au lendemain on a changé complètement sa façon de voir le ciel. La Terre n'était plus le centre du monde et cela a changé toute l'activité humaine ».

« De même notre vision du monde a été complètement chamboulée par l'astronomie depuis un siècle ». Il s'agit de savoir quel a été l'impact de cette révolution cosmique dans tous les champs de l'activité humaine.

À l'origine de ce livre, et en fait de tous les autres, une question angoissante qui s'est posée pour la première fois au jeune Hubert lors d'un coucher de soleil glorieux dans le Pacifique : la connaissance des lois, les solutions mathématiques d'équation différentielles « expliquant » ces phénomènes naturels ne détruiront-elles pas irrémédiablement leur charme poétique ?

« C'est la question que je me posais et qui est au début de ce parcours où je me suis interrogé sur la légitimité de cette fonction rationnelle qui a prétendu dire le dernier mot sur tout ». Et dans les quatre premiers chapitres, je fais un long parcours pour savoir d'où vient cette connaissance rationnelle et surtout pour montrer ses limites, qu'elle n'a pas la perfection qu'elle prétend avoir

et sur laquelle elle base son droit à nous frustrer de la magie poétique ».

Cette emprise quasi totalitaire du rationalisme sur nos esprits occidentaux, Hubert Reeves l'exorcise de deux manières. Tout d'abord, en le relativisant, en montrant son origine dans l'ontogenèse humaine. « Finalement, je vais jusqu'aux sources et c'est là que je trouve Winnicott (*Jeu et réalité*), psychanalyste anglais, un auteur merveilleux parce qu'il a deviné à quel moment et à quel endroit apparaît cette pensée rationnelle. On s'aperçoit qu'elle baigne dans le même climat d'angoisse devant la réalité ». En fait, de cette angoisse devant le contact avec la réalité naît aussi bien la science, la poésie que la religion. Ce sont trois façons pour l'être humain de réagir face à cet effroi que sent un enfant dès qu'il sort du cocon de sa mère ».

Enfin, en s'appuyant sur les derniers développements des mathématiques exposés admirablement par James Gleick dans *La théorie du chaos* (1989), Reeves n'a pas de difficulté à montrer que les mathématiques, reine incontestée d'un « empire des nombres » perd son trône d'assurance, vacille sur des bases incertaines, floues.

« C'est cet empire des nombres qui me menaçait quand j'étais devant le coucher de soleil. Je voulais savoir si c'était un impérialisme au pied d'argile, à l'image des systèmes totalitaires de l'Europe de l'Est. Évidemment, les nombres ne s'effondrent pas, mais ils prennent leur vraie dimension comme approximation d'une certaine connaissance qui a ses propres limitations et n'exclut donc pas une connaissance différente ».

Cette ère du doute s'est infiltrée dans les mathématiques, mine de rien, par... la météorologie, par ce qu'on a appelé l'« effet papillon ». « Oui, on a vécu trop longtemps dans l'idée des planètes. Les planètes ne sont pas un bon exemple, car elles sont un cas très particulier de régularité et de prédictibilité. Mais la météorologie est un problème infiniment complexe qui en fait est le cas général de tous les autres phénomènes. Or la puissance de la pensée scientifique a été basée sur Newton, Laplace et le mouvement des planètes ».

À Laplace et à sa triste descendance déterministe qui ont dit « les jeux sont faits dans l'univers, rien ne va plus », Hubert Reeves répond : « Tout ou presque va encore, puisque nous sommes en plein jeu cosmique ».

« Depuis qu'on a découvert que la réalité n'était pas déterminée, on a pu comprendre comment il y avait du jeu et comment ce jeu est fondamental pour l'élaboration de la complexité dans l'univers. Nous vivons dans un univers inventif qui est passé d'un état de monotonie et de chaos, il y a 15 milliards d'années, à un état extraordinairement varié. Peut-être une des caractéristiques les plus importantes de notre monde, c'est la variété des formes ». « Donc on peut dire que ces lois très puissantes découvertes par l'esprit humain organisent le chaos sans le déterminer à être toujours du pareil au même. Personne n'aurait joué au casino s'il savait que tout était prévu d'avance ! ».

Au cours des siècles, le cosmos a été métaphorisé de différentes manières. Ainsi le 18^e siècle a conçu le cosmos à l'image d'un mécanisme d'horlogerie. Le cosmos « reevesien » se présente sous la métaphore de l'« artiste ». « Cette analogie entre le mode de fonctionnement de l'artiste et du cosmos paraît surprenante au premier abord, mais cette pulsion de créer du nouveau de l'artiste

Voir page D-4 : Reeves

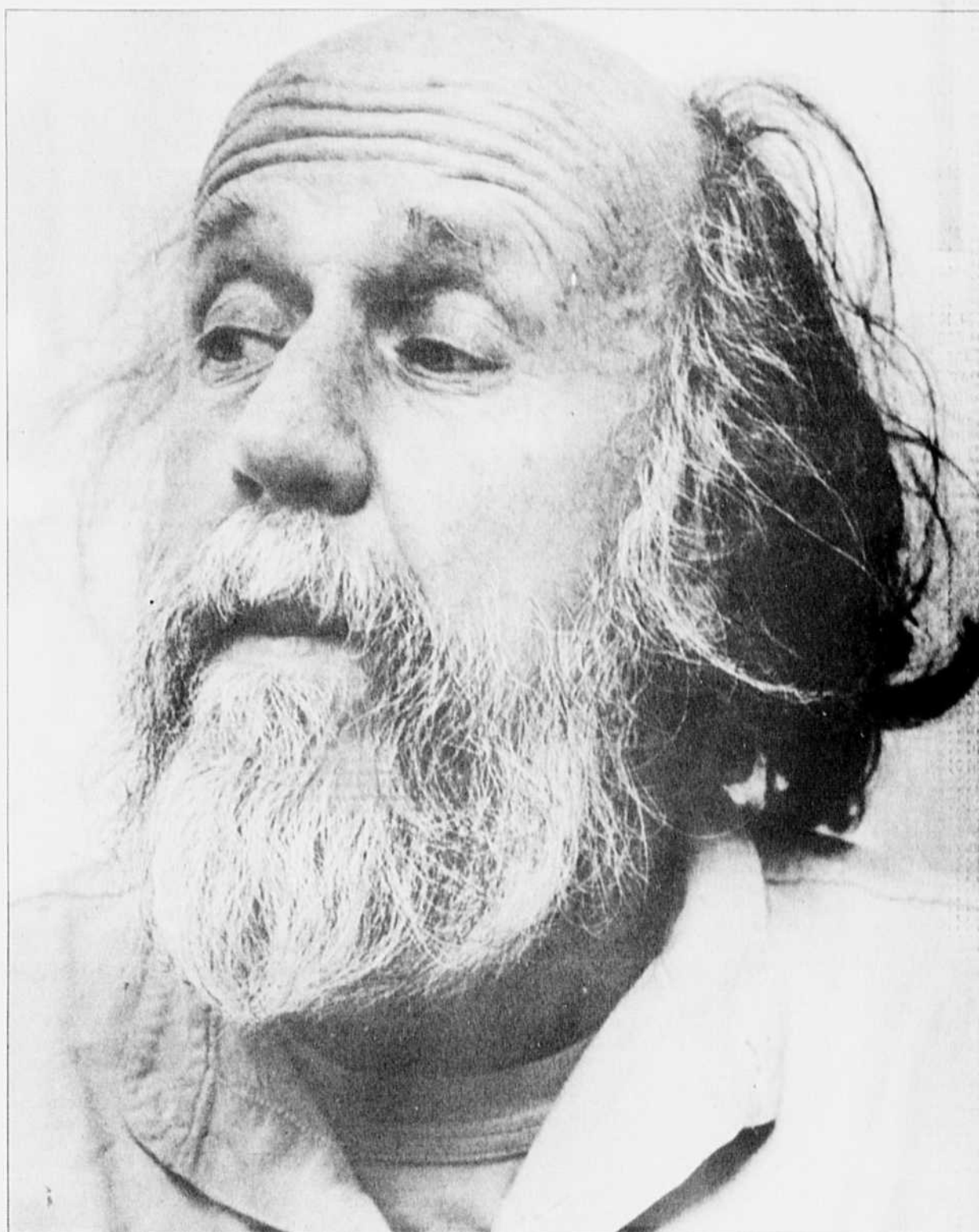


PHOTO JACQUES GRENIER

Hubert Reeves lance ces jours-ci *Malicorne* : les réflexions d'un observateur de la nature.

MICHEL LEIRIS

Biographe de sa mise à mort

Jean Royer

MICHEL LEIRIS, décédé le 30 septembre près de Paris, était l'un des derniers grands témoins du surréalisme. Ethnologue et poète, il a écrit une oeuvre très moderne, illustrant la passion du langage, alliant l'autobiographie, la dérive onirique et la précision scientifique. Poète il fut, dans sa prose et par-dessus tout, en donnant l'initiative aux mots.

« Laisser les mots s'animer, se dénuder et nous montrer par chance, le temps d'un éclair osseux de dés, quelques-unes de nos raisons de vivre et de mourir, telle est la convention du jeu », écrivait-il en 1939. Voilà bien Leiris dans son oeuvre. L'écrivain dont le je se mettra en scène dans le jeu des mots. Le passionné de taurinomie, ce duel illustrant le cérémonial de l'écriture comme de l'érotisme et du sacré.

Durant toute sa vie, l'homme a lutté contre l'ennui en étant écrivain. « Il parle un peu comme il écrit. Il n'a pas un langage parlé mais surveillé », disait de lui son ami Jacques Dupin. « Il y a cette chose en lui qu'il supporte comme il peut et dont l'issue est l'écriture », ajoutait Edmond Jabès. Pour lui, écrire faisait partie de la vie. Écrire, c'était la vie revisitée. Réservé et distant de sa personne, mais chaleureux dans son accueil à l'autre, l'homme Leiris se livrait à lui-même, dans la solitude de sa condition d'écrivain. « Il veut être égal à son écriture », disait encore Jabès.

Depuis la mort de sa femme Louise, dite Zette, à l'automne 1988, il n'écrivait plus. Sans la littérature, il était mort.

Né le 20 avril 1901 à Paris, il vient à la littérature par Max Jacob et sous le signe du surréalisme, en 1925,

avec *Simulacre*, un premier recueil explorant le puzzle des mots. La logique du coup de dés et l'exploration automatique de l'inconscient, il les poursuivra dans les récits oniriques *Le Point cardinal* et *Aurora*. Ce qui l'attirait dans le surréalisme, c'était l'idée d'un système littéraire total pour interroger nos rapports au monde.

En 1929, cependant, Leiris rompt avec André Breton, le surréalisme et l'automatisme pour choisir l'exploration philosophique de l'écriture. Il interroge ses rapports avec le sacré et la transgression et il fondera en 1937 avec Georges Bataille la revue *Documents*, puis avec Bataille et Roger Caillols le « Collège de sociologie ». Témoin engagé de son siècle, il fondera aussi en 1944 avec Jean-Paul Sartre la revue *Les Temps modernes*.

Inaugurée par la poésie, la véritable quête littéraire de Michel Leiris aura été celle de l'autobiographie, qui comprend huit ouvrages : *L'Age d'homme* (1939), les quatre tomes de *La Règle du jeu* (de 48 à 76), *Le Ruban au cou d'Olympia* (1981), *Langage langage ou Ce que les mots me disent* (1985) et son dernier livre mais non le moindre, *À cor et à cri* (1988). Ces essais admirables, qui ont réinventé la littérature personnelle, lui vaudront le titre mérité de « Montaigne moderne ».

À l'origine de ce destin littéraire, il faut placer son intérêt pour l'ethnologie, sa participation à la Mission Dakar-Djibouti, au début des années 1930, puis son entrée au Musée de l'Homme et la publication en 1934 de son journal *L'Afrique fantôme*. Peu à peu se lieront dans son travail d'écrivain les méthodes du savant et l'aventure du langage. Cet écrivain bourgeois ne reniait pas ses contradictions, lui qui fut sensible à l'appel des révolutions de Chine et de Cuba et séjourna dans ces

Voir page D-4 : Leiris

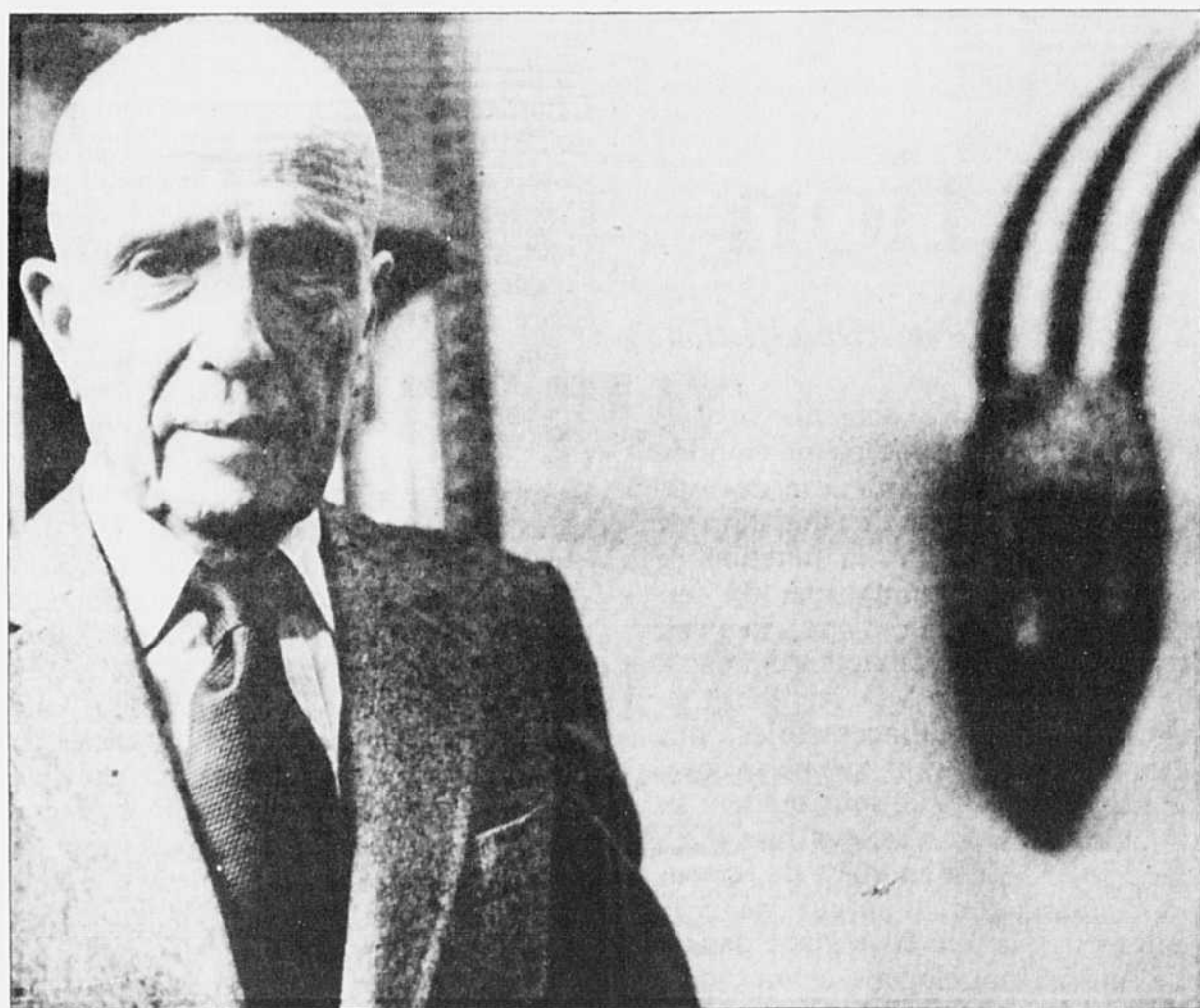


PHOTO CARLOS FREIPE

Ethnologue et poète, Michel Leiris s'est éteint dans la Ville lumière le 30 septembre dernier.

La stratégie du bouffon

SERGE LENTZ

Auteur de *Les années sandwiches* et *Vladimir Roubaiev*

«... Du Pagnol libéré et libertin...»

Yves Salgues, *Madame Figaro*

« Rabelais au Vatican... Serge Lentz n'y va pas de plume morte dans ce roman truculent... »

Catherine David, *Le Nouvel Observateur*



ROBERT
LAFFONT

La stratégie
du
bouffon

ROMAN



ROBERT LAFFONT



L'évadé qui dévale



Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

NON, je n'ai pas lu le roman de Réjean Ducharme, le huitième, celui qui s'appelle *Dévalé* et que l'on attend tous, et qui tarde et retarde, et que l'auteur a retouché jusqu'à il y a peu, et que, et que...

Et puis je ne m'appelle pas Alain Bosquet et n'ai pas mes entrées chez Gallimard... Vous avez vu? Sous le titre de *Beckett au Québec*, dans la dernière livraison du Magazine littéraire, Bosquet le veillard, qui a eu le manuscrit en mains (à quelle étape? L'a-t-il retouché?), écrit qu'il ne s'agit pas d'une autre « féerie enfantine », il parle plutôt de misère et de « l'éternel sur place »... il salue un écrivain « douloureux entre tous ».

Il parle du grand Sam. Dans la revue Châtelaine, une page, déroutante parce que seule, intrigante comme un *blind date*, éfrayante comme un sentier qui coupe dans le vide, suffisait à remettre en piste nos coeurs liseurs, à réveiller les ducharmiens qui dorment en nous depuis 14 ans, depuis *Les enfantômes*.

Après avoir annoncé la sortie de ce nouveau roman signé Ducharme pour septembre 90, Gallimard a plusieurs fois repoussé la date qui n'est pas vraiment connue



Réjean Ducharme

ni à Paris ni à Montréal où le livre devrait sortir simultanément. On parle maintenant de fin octobre, au mieux.

Alors, dans l'attente, jouons au moins avec le titre : *Dévalé*. Tout de suite, on a senti la filiation avec ses autres titres série de contractions ou jeu de mots du *Nez qui vole* à *L'océantisme*...

Dans *Dévalé* je vois la rencontre sur chaussée rétrécie de « dévalé » et d'« évadé », deux mouvements de fuite; celui qui s'évade en dévalant, qui se sauve mais le fait en courant vers l'abîme, descendant sans cesse des côtes dans sa fuite.

Après *L'Avalée des avalés* c'est

maintenant *L'Évadé qui dévale*, esquisse d'anagramme...

Et l'évadé qui dévale, n'est-ce pas aussi l'image qui résume l'oeuvre? Réjean Ducharme toujours en fuite, qui a pour toujours tourné le dos à la gloire vue comme foule, photographie, interview, vinasses de lancement, qui fuit loin des carrefours pour se terrer dans les bas-fonds de la ville. Ses personnages aussi, dévalant, s'évadant, sans la sécurité du retour ou le repos des pauses. Vers l'insondable. L'irréjoignable.

Passe-passe.

Le studio est le même (le 40 d'Antenne 2), le décorateur est le même (Michel Millemcamps), la formule est la même, qu'est-ce qui a donc changé d'*Apostrophes* à *Caractères*?

Rien ou presque, sinon que le Bernard nouveau est blond et plus jeune. Exit Pivot, voilà Rapp : très bel effet de passe-passe. On peut tout se permettre, même l'illusion, lorsqu'on tient une formule sûre et gagnante.

Prime en sus, pour la première émission (le dimanche à 20 heures à TV5), il y avait un écrivain faisant remarquablement ses premiers pas sur la scène médiatique. Jean Rouaud, vendeur de journaux, qui s'exprimait à la douloureuse comme Modiano, imposant un silence admiratif et inquiet. Il a fait parvenir (il ne sait plus comment) un manuscrit titré *Les*

champs d'honneur à Jérôme Lindon aux éditions de Minuit. Lindon le rappelait dans les 48 heures. Le voilà star outsider de la rentrée, et le premier, depuis Duras, qui ira peut-être chercher un des prix littéraires pour la petite maison d'édition de la rue Bernard-Palissy.

Christian Mistral a lu *Les champs d'honneur* pour nous. Il témoigne d'un plaisir en page 5. Et Marie Cardinal, depuis Paris, nous enverra bientôt un texte sur ce Jean Rouaud qu'elle ira voir du côté de son kiosque à journaux (s'il y bosse encore) dans le 15^e arrondissement de Paris.

Une gifle au buste.

Curieuse l'affaire Lacasse-Simonon. À la Presse, on commence d'abord par être sévère envers *Prélude d'octobre* de Denis Lacasse (éditions Septentrion) en parlant d'un style confus, maladroit, d'un livre mal écrit. Trois jours plus tard, on nous annonce dans le même canard que le livre de M. Lacasse est un plagiat serré (des phrases entières) d'un roman écrit par Georges Simonon!

Le plagiat est un acte bien affreux, mais dans le cas de Lacasse le modèle était pourtant grammaticalement fiable, s'agissant de la prose d'un des plus grands romanciers de la langue française.

Beaucoup de rigueur, cet automne, dans la critique... et quel gifle au buste de Georges!

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

Le journalisme en question

LES MEMBRES de la Société des écrivains canadiens, section Montréal, organisent une soirée « À livre ouvert » portant sur le thème du journalisme, mardi le 16 octobre à 20 h. Les invités qui prendront part au débat sont : Jean Éthier-Blais, qui a collaboré pendant de nombreuses années au DEVOIR; Lysiane Gagnon, journaliste à *La Presse*, et Jacques Renaud, écrivain et chercheur. La rencontre a lieu au restaurant Palace Duluth, 9, rue Duluth Est. On suggère d'apporter une « contribution libre » de 3 \$.

Le mardi des lancements

MARDI prochain, les amateurs de littérature et de cocktail pourront assister à au moins trois lancements. D'abord, Nathalie Petrowski, journaliste au DEVOIR, lance son premier roman, *Il restera toujours le Nebraska* (Boréal), au Rockaway café, 3745, boul. Saint-Laurent, à 18 h. En après-midi, on soulignera au cours d'une réception la parution du livre de Daniel Guérard et Claude

Léveillé, *Claude Léveillé, aux trapèzes des étoiles* (Éditions de l'Homme). Enfin, Les Presses de l'Université de Montréal procèdent au lancement du troisième volume de *L'Atlas historique du Canada, Jusqu'au coeur du XX^e siècle, 1891 à 1961*, à la fondation Lionel-Groulx, 257, rue Bloomfield, à partir de 17 h 30.

Jacques Poulin remporte le prix 1990 de l'Académie canadienne-française

LE JURY du prix Molson de l'Académie canadienne-française s'est réuni, le 11 septembre, pour déterminer les finalistes et le lauréat d'un des prix les plus prestigieux de l'année. Le jury était composé de Fernande Saint-Martin, Suzanne Paradis, Jean-Pierre Duquette, Jacques Folch-Ribas et Jean Éthier-Blais.

Des 60 oeuvres reçues, le jury a retenu les finalistes Pierre Gobeil pour *La mort de Marlon Brando* (Triptyque), Louis Hamelin pour *La rage* (Québec/Amérique), Monique LaRue pour *Copies conformes* (Lacombe), Jacques Poulin pour *Le*

vieux chagrin (Leméac/Actes Sud) et Sylvain Trudel pour *La terre du roi Christian* (Quinze).

Le prix, doté d'une bourse de 5000 \$, a été décerné à Jacques Poulin pour *Le vieux chagrin* et lui sera remis le 30 octobre, au cours d'une cérémonie officielle, à la Brasserie Molson.

Un nouveau prix pour la BD

UN NOUVEAU prix a vu le jour dernièrement, le prix Onésime, qui sera décerné au meilleur album de bande dessinée canadien publié en français depuis les 13 derniers mois. Ce prix, qui sera remis pour la première fois au cours du Salon du livre de Montréal (15 au 22 novembre), est pourvu d'une bourse de 750 \$ et prend son nom du personnage d'Albert Chartier, doyen de la bande dessinée au Québec.

Les ondes littéraires

AU SOMMAIRE de *Littératures actuelles*, dimanche à 14 h 30, au réseau FM de Radio-Canada, on trouve : un portrait de Truman Capote proposé par Jean-François Chassay; la ville de Bordeaux vue par Alain Pontaut; une « découverte » de Réjane Bougé (*Les chants d'honneur* de Jean Rouaud)

et une lecture critique de *La chasse à l'éléphant* de Richard Martineau et de *L'écran du bonheur* de Jacques Godbout. En seconde partie de l'émission, on présente un long entretien avec Nathalie Sarraute.

Gallimard en avance pour le « GalligrasSeuil »

LA DEUXIÈME liste de concurrents pour l'obtention du prestigieux prix Goncourt (ou GalligrasSeuil) a été rendu publique. Ce prix sera remis à Paris, au restaurant Drouant, le 19 novembre. Voici les douze romans retenus par les dix membres de l'Académie Goncourt : *Le bar de la guerre* de Jacques Almira (Gallimard); *La paresseuse* de Patrick Besson (Albin Michel); *La parole dérobée* d'André Brincourt (Grasset); *L'homme incendié* de Serge Filippini (Phébus); *Nous sommes éternels* de Pierrette Fleutiaux (Gallimard); *L'aimé d'Axel Gauvin* (Seuil); *Comme dans un berceau* de Jean Guorreschi (Julliard); *Le petit garçon* de Philippe Labro (Gallimard); *La stratégie du bouffon* de Serge Lentz (Robert Laffont); *Les chants d'honneur* de Jean Rouaud (Minuit); *L'infortune* de François Surreau (Gallimard); *Rire ou pleurer* de François Weyergans (Grasset). Gallimard a quatre candidats dans la course, Grasset deux et le Seuil un seul...

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

ROLAND BARTHES
Louis-Jean Calvet,
Flammarion,
340 pages.

LA BIOGRAPHIE de Louis-Jean Calvet suscite la controverse en France. Outre le peu d'inclination de l'auteur du *Plaisir du texte* pour les biographies — il préférerait les signes écrits des oeuvres aux témoignages sur les auteurs — le biographe emprunte un itinéraire de reportage qui place Barthes au centre d'une « vie ». Sur la quatrième de couverture, on écrit de façon séduisante, que Calvet « ne tait rien, ni la gêne matérielle de l'enfance, ni les années noires de la maladie qui font bifurquer son destin. Ni les difficultés des débuts littéraires, ni les années brillantes et les succès mondains, pas plus que les fragilités d'un homme doutant sans cesse de sa pensée. » François Mitterrand, Claude Lévi-Strauss, Philippe Solers, Edgar Morin, A.-J. Greimas, Maurice Nadeau, Philippe Rebeyrol ont apporté leur témoignage au biographe.

LA NON PAREILLE
François Solesmes,
Phébus,
coll. « Verso »,
218 pages.

CETTE « poétique de la femme » présente à travers une quarantaine de chapitres des thèmes qui hantent depuis longtemps l'auteur de *De la caresse* : la toison, la nuque, la femme aux seins nus, l'heure du bain, la voix, la lingerie féminine, la femme endormie...

TRENTE ANS DANS LA PEAU

Pierre Monette,
Triptyque,
112 pages.

DANS ce premier roman, Pierre Monette trace des itinéraires de vie de personnes de trente ans. Un extrait vous permettra de noter un certain sens du rythme et de l'image dans l'écriture. « On s'allume une cigarette, celle des amours à bouts filtres qu'on écrase dans le cendrier de la nuit et qu'on rallume le lendemain. Nos brûlures sont des briquets jetables et nos tendresses, des précautions contre le feu. On arrête de fumer entre chaque peine d'amour; on recommence quand on retrouve les bars et les whiskies d'un soir. Avec cette envie de se fermer le coeur comme un poing dressé à la face de l'amour et qui éclat dès qu'on y touche, qui s'ouvre pour prendre par la main le moindre signe de bienvenue. Mais il y a le lendemain, un matin, ce matin... »

JÉRÔME OU DE LA TRADUCTION

Jean Marcel,
Leméac,
242 pages.

CE deuxième volume du « triptyque des temps perdus », amorcé par *Hypathie ou la fin des dieux* qui a obtenu le prix de l'Académie canadienne-française l'an dernier, retrace le parcours de la vie de saint Jérôme (341-420), le traducteur en latin de la Bible (La Vulgate). L'auteur écrit sur Jérôme : « Il était à lui seul l'avenir nous séduit d'émblée.

parce qu'il portait ses regards dans les entrailles du temps — si tant est que le temps ait toujours quelque chose à voir avec ces antiques mémoires mi-humaines, mi-divines, ou seule transparait encore, résolue et superbe, l'ombre de l'éternité. »

François Solesmes

La Non pareille



DON JUAN DE KOLOMEA
Leopold von Sacher-Masoch
Éditions Philippe Picquier
224 pages.

LES NOUVELLES de ce recueil n'atteignent pas en intensité le chef-d'œuvre de Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure*. Mais elles mettent en relief les ingrédients qu'on reconnaît maintenant à la « perversion » masochiste : objet-fétiche attaché à la femme, dans *La pantoufle de Sapho*; le contrat liant la victime et le bourreau, dans *La feuille blanche*, présence de femmes dominatrices, dans *Don Juan de Kolomea*, etc.

Leopold von
SACHER-MASOCH
DON JUAN DE KOLOMEA



ENTRE L'ALEPH ET L'OMÉGA
OU L'ÉDIFIANTE ODYSSEE
D'UN JUIF ERRANT
Luc Mercure
L'Hexagone
156 pages.

CE RÉCIT surprend à plus d'un égard. D'abord, qu'un jeune auteur à son premier roman entreprenne d'écrire l'histoire de l'apôtre Jean constitue une surprise. Ensuite, que la narration soit nourrie de sources bibliques et d'apocryphes achève de nous étonner. Et que, finalement, le texte soit d'une écriture sans reproche nous séduit d'émblée.

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

LES AMÉRINDIENS

Il faut lire ou relire l'oeuvre de RÉMI SAVARD pour mieux comprendre la crise autochtone qui a bouleversé le Québec.

Rémi Savard
Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui
À travers le récit de *Kamikwakushit*, des Montagnais se servent de l'humour pour combattre par le ridicule ce qui menace leur existence
157 p. — 12,95 \$

Rémi Savard
Destins d'Amérique, les autochtones et nous
Un livre qui nous interpelle sur l'art, l'oralité, l'humanisme, la survie et l'autonomie des cultures amérindiennes parmi nous.
192 p. — 12,95 \$

Rémi Savard
Le sol américain, propriété privée ou terre-mère
La dimension historique des cultures entre autochtones et blancs reste tributaire des conflits territoriaux et d'un grave malentendu sur la notion même de territoire.
56 p. — 9,95 \$

Rémi Savard
La voix des autres
Une magistrale analyse du mythe algonquin *Tshakapesh* en tant qu'affirmation d'une tradition et résistance contre la situation coloniale.
345 p. — 16,95 \$

Rémi Savard et Jean-Pierre Proulx
Canada: derrière l'épopée, les autochtones
Derrière la grande « épopée canadienne » se cache la volonté de nos gouvernements de faire disparaître les peuples autochtones.
240 p. — 19,95 \$

Jean-Marie Therrien
Parole et pouvoir, Figure du chef amérindien en Nouvelle-France
Piégés par les institutions qui visent à contrôler leurs activités, le pouvoir des chefs hurons et iroquois se limite le plus souvent à l'exercice de la parole.
336 p. — 24,95 \$

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 19 octobre de 18h à 20h

MONIQUE DE GRAMONT

le maître de jeu

PIERRE TISSEYRE

Samedi 20 octobre de 14h à 16h

ANNE-MARIE ALONZO

L'Immobilier

• l'Hexagone

Jeudi 25 octobre de 18h à 20h

GASTON LAURION

MARCELLE FERRON

Le crocodile amoureux

HUMANITAS

Vendredi 26 octobre de 18h à 20h

EMMANUEL AQUIN

Incarnations

Boréal

Samedi 27 octobre de 14h à 16h

MICHELLE LA FRANCE

Le talent d'Achille

Boréal

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest

outremont, montréal

tél.: 274-3669

903, ST-THOMAS C.P. 335, TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G9A 5G4

NOUVEAUTÉS

ALARIE DONALD et

POZIER BERNARD

ALARIE DONALD

ALBERT MICHEL

BLOUIN LOUISE

BOISSÉ HÉLÈNE

BREMOND JACQUES

CHATILLON PIERRE

CHARRON FRANÇOIS

CHIASSON HERMENEGILDE et

FEDERICO GARCIA LORCA

CLOUTIER CÉCILE

COLLECTIF

COLLECTIF

DAOUST JEAN-PAUL

DOBZYNSKI CHARLES

FERLINGHETTI LAWRENCE

HARVEY PAULINE

JUTEAU MONIQUE

JOUFFROY ALAIN

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

Au cru du vent

(coédition Musée d'art de Joliette)

La terre comme un dessin inachevé

Une photo à côté du banc de neige

Des mots pour rêver (Anthologie)

(coédition Éditions Pierre Tisseyre)

Je n'écris plus

Guillaume des Ors

(coédition Le Dé Bleu)

Le violon soleil

La beauté des visages...

(GRAND PRIX DE POÉSIE FONDATION DES FORGES 1990)

Lèvres urbaines No 19

Lampée

Des Forges # 29

Poésie 89

(coédition Collège de Joliette)

Les cendres bleues

Les heures de Moscou

(coédition Europe/Poésie)

Amant des gares

Montréal français (Lèvres urbaines No 16)

Trop plein d'angles

Eros déraciné

(coédition Le Castor Astral)

Haut risque

Les chants de la soif

À tir d'elles

La fête des bannières emplumées

Micro-textes

(PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE 1990)

Mémoire innée

Tranches de ciel

Baltiques et autres poèmes

(coédition Le Castor Astral)

Les stars du rodéo

LA JEUNE POÉSIE

BEAUCHAMPS LOUISE

Objet

Le plaisir des
Livres

Fabrizio ou comment devenir Québécois



Jean
BASILE

Lettres
▲ québécoises

FABRIZIO est un jeune Anglo-Québécois de Saint-Léonard. Il est timide et sensible. Tout ce qui l'entoure le frappe et le blesse. Ce ne sera pas un Casanova.

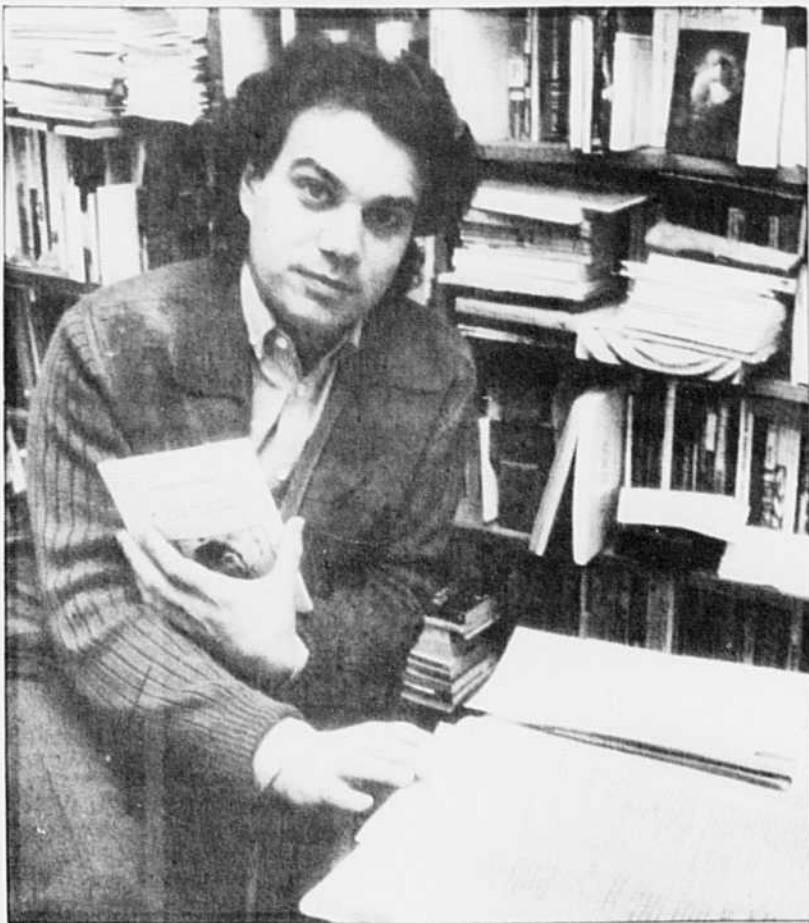
Pour des raisons qui ne nous sont pas expliquées, Fabrizio veut aller à l'école française, contre la tradition des Italo-Québécois qui préfèrent l'école anglaise car, dit Guido, le père de Fabrizio, l'Amérique est anglaise et je veux que mon fils parle « correctement » la langue de cette majorité.

Fabrizio ira donc à l'école anglaise avec son grand copain Mario. Il apprendra le français quand même, si bien qu'il se retrouvera, un jour, avec trois langues, trois cultures et trois misères.

Avril ou l'anti-passion d'Antonio d'Alfonso est une biographie — provisoire — de Fabrizio. Elle nous est présentée sous la forme d'un kaléidoscope de tableaux vivants, très retenus, un peu à la manière de Jules Renard dans *Poil de carotte*, moins l'amertume.

Naturellement, le monde de Fabrizio est centré sur la famille qui est une scène où se joue le drame personnel du jeune garçon. Voici les personnages : outre les parents, il y a Lucia, la sœur, et ses grands-parents paternels. Fabrizio adore sa grand-mère, Nonna. C'est avec elle qu'il dansera la première grande valse de sa vie, sur une musique de Strauss, et sa dernière à elle car on sent que la vieille dame s'évanouira bientôt dans l'ultime tourbillon viennois de la vie.

Antonio d'Alfonso ne manque donc pas de parler de notre maison, des soirées autour de la table familiale, des spaghetti, de la confirmation à l'église paroissiale et autres petites scènes de genre qui ne sont pas si loin des Plouffe que ça. Le petit monde d'ascendance rurale se ressemble partout.



Antonio d'Alfonso

PHOTO JACQUES GRENIER

Mais il y a beaucoup plus que ça parce que Fabrizio sent bien qu'il ne ressemble pas davantage au modèle italien d'autrefois qu'à la culture, plus récente, des Italo-Américains. Pour devenir un Québécois, ce qu'il veut être, ou même un Italo-Québécois, pour inventer un genre nouveau, il doit repartir à zéro, c'est-à-dire revenir à ses propres sources. Alors, pour commencer, qui sont vraiment mon père et ma mère, se demande-t-il ?

Le livre commence avec des documents familiaux que Fabrizio retrouve dans des boîtes de fer blanc. Il y a le journal que la mère de Fa-

brizio tenait quand elle vivait dans son village natal, en Italie du sud. C'est la fin de la guerre. Les Américains débarquent. Un cochon a mangé trois poussins et a reçu une bonne correction. Nous voilà en situation.

Puis, viennent une courte série de lettres extraordinaires du père de Fabrizio à sa future femme, alors qu'il était militaire dans l'armée mussolinienne. Cet homme simple n'est pas un homme ordinaire. Il signe Guido-le-puritan car, écrit-il à sa fiancée : Il n'y a rien de mal à s'abstenir sexuellement; la chasteté fortifie le corps et l'esprit.

Bien entendu, Guido n'est pas du tout puritain. Il donne des rendez-vous clandestins à sa future femme. Il lui raconte comment il se masturbe en pensant à elle. Il lui relate paisiblement un scandale de caserne : on a découvert Dante, avec Virgile sous le bras, en train d'enculer un certain Michele dans les chiottes. Les termes militaires sont de l'auteur. Guido est un homme droit qui veut se voir comme il est. Il croit que la poésie et l'amour ont de multiples facettes.

L'amour, c'est le père; la passion c'est la mère, écrit Antonio d'Alfonso. Au fond, l'essentiel de son roman est une méditation sur l'amour et sur la passion et, par corollaire, sur ce qu'est l'art dans la futilité du monde de la consommation. Il faut bien dire que Fabrizio, comme Guido-le-puritan, est un mélancolique. Il craint l'avenir. Il se sent protégé dans le demi-jour du passé. C'est pourquoi son nom de famille est Notte, la nuit, comme le film d'Antonioni. D'ailleurs, Fabrizio veut faire du cinéma et correspond avec Bresson. Sa passion littéraire est l'*Antigone* de Sophocle, ce par quoi on peut voir que Fabrizio et sa sœur Lucia ont des rapports passionnels à l'antique.

On grandit. Fabrizio se prend de passion pour une femme, Léah, qui est la conjointe de son meilleur ami, le Mario de son enfance avec qui il partage tout. Sa liaison avec Léah n'a rien à voir avec un adultère classique à la mode d'autrefois. C'est entre les trois jeunes gens une relation quasi-pédagogique. Fabrizio croit qu'il est baroque, Léah se prend pour la chair faite femme qui se nourrit de la rosée des hommes et Mario est le mentor qui regarde, regarde (de son métier, il est caméraman), en installant chez les deux jeunes fous de la philosophie et du style : il faut penser limites, leur dit-il. Après Antonioni, Bresson, on ne peut s'empêcher, ici, de penser à Truffaut et au trio de *Jules et Jim*. Fabrizio n'aime pas le cinéma italo-américain, comme *Le Parrain*. Il aime manifestement le cinéma européen, le cinéma social et intellectuel, le ci-

néma-mythe des années cinquante-soixante. Il aime, sans doute, *Mon Oncle Antoine* de Claude Jutra. On voit qu'il a fait ses études à Concordia.

Avril ou l'anti-passion est aussi un plaidoyer pour ce qu'on appelle malencontreusement les allophones. Fabrizio se sent mal parmi ces Québécois qui lui font le coup de la carotte et du bâton, pense-t-il. En dépit de ce que disent les puristes, les nostalgiques et les nationalistes, nous sommes des gens innocents et nous ne voulons de mal à personne, dit Fabrizio. Il veut nous faire comprendre que les Italo-Québécois habitent, comme les Québécois contemporains, ce qu'il appelle assez cruellement une maison d'analphabètes. Il dit que nous avons tous une langue impure, souillée. En réalité, Fabrizio n'a jamais habité une maison d'analphabètes.

La langue d'Antonio d'Alfonso n'est ni impure, ni souillée. Elle est au contraire rigoureuse et nette. Antonio d'Alfonso a un sens de la plastique exceptionnel.

Une chose reste. Qu'il parle français ou anglais, Fabrizio n'envisage pas de renoncer aux joues de soie de sa mère ni à la paume chaude de sa grand-mère. Il ne tient pas à oublier que l'Italie est le berceau de cette grande civilisation occidentale que je déteste tellement, comme l'écrivait Guido le Puritan.

Lorsqu'on termine ce livre, on connaît tout de Fabrizio. On sait aussi qu'Antonio d'Alfonso vient de faire une entrée remarquable dans le monde des lettres, puisque ce livre est son premier roman. Vraiment, un petit chef-d'œuvre.

★ *Avril, ou l'anti-passion* par Antonio d'Alfonso, roman, 190 pages, éditions VLB, Montréal 1990.

HUBERT REEVES

«*Peut-on encore se*

laisser aller à

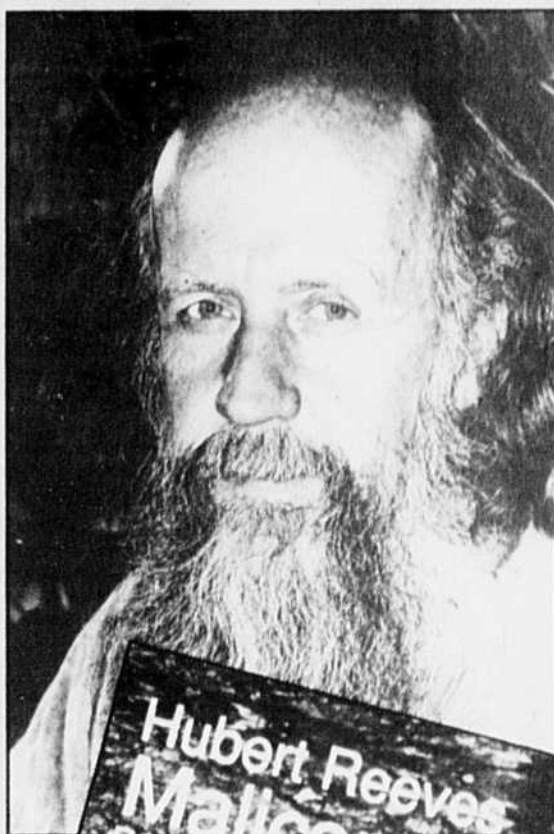
l'émerveillement des

spectacles naturels,

quand la démarche

scientifique nous en fait

voir les coulisses?»



Un ouvrage d'une grande sensibilité où Hubert Reeves nous livre les réflexions qu'il poursuit depuis plus de 25 ans sur les rapports entre la science et la culture.

Seuil

Polidori le fataliste et son maître

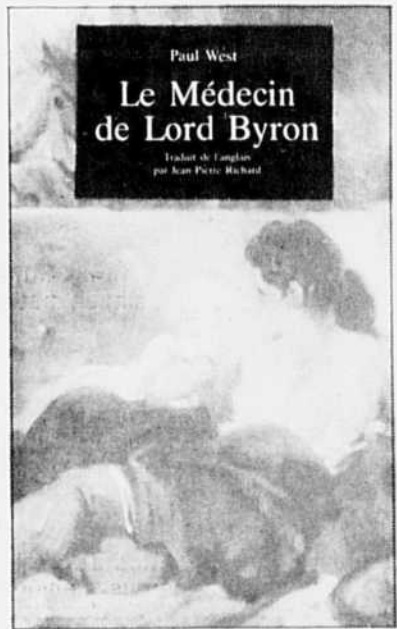
LE MÉDECIN DE LORD BYRON
Paul West, Rivages,
Paris, 270 pages.

Jean-François Chassay

PEU CONNU dans le monde francophone — *Le médecin de Lord Byron* n'est que son deuxième roman traduit en français —, Paul West a pourtant publié une douzaine de romans et autant d'ouvrages critiques aux États-Unis. Individu controversé, il s'en est notamment pris férocement à ceux qu'on nomme les « minimalistes ». On peut facilement le comprendre. Une écriture aussi foisonnante et une érudition aussi riche transportent le lecteur à des années-lumières de la fadeur soporifique et du prosaïsme insignifiant d'un Raymond Carver par exemple.

Polidori, un tout jeune médecin fraîchement sorti de l'université, aurait reçu de l'éditeur de Byron une avance pour accompagner celui-ci dans son périple en Europe et écrire le journal de ce voyage qui s'annonçait mouvementé. En cours de route, sur les bords du lac Léman, les deux hommes rencontrèrent Shelley et sa femme Mary, ainsi que la demi-sœur de celle-ci, Claire Clairmont. Après la mort de Polidori, la sœur de ce dernier censurera en grande partie ce journal. Paul West a décidé de réécrire, à sa manière, les blancs du texte.

Ceux qui associent spontanément le romantisme au « Lac » de Lamartine risquent d'avoir un choc existentiel spectaculaire en lisant ce roman que Rabelais n'aurait pas désavoué



— mais ne sont-ce pas justement les Romantiques, Victor Hugo en tête, qui ont réhabilité l'auteur de *Pantagruel* ?

Timoré, pusillanime, maladroit, le pauvre « Polly-Joli » se voit complètement écrasé sous le poids de la personnalité de son mentor. Mais le mépris dont fait parfois preuve Byron à son égard ne suffit pas pour réduire à néant la fascination du narrateur. « Pour un garçon de vingt ans, un réprouvé mondialement connu de vingt-huit ans était un expert, un maître vénérable ». Voilà qui résume, justifie et excuse tout : aussi bien la suffisance, le mépris

que les continuelles obscénités du grand poète lyrique de « l'âme » tourmentée qui, lorsqu'il n'écrit pas, s'applique surtout à boire comme une bête et à faire l'amour à tout ce qui bouge. Pour un certain temps d'ailleurs en compagnie de son alter ego, Percy Bysshe Shelly, que Polidori surnommait, avec la gentillesse qu'on imagine, « Percy Bitch ».

Il serait sans doute faux de dire que *Le médecin de Lord Byron* est d'abord et avant tout un livre de cul, même s'il faut bien appeler les choses par leur nom et avouer que le sujet ouvre le roman comme une salve d'honneur et ne quitte pas vraiment les préoccupations de l'aréopage romantique. Une chose est certaine : il s'agit bien d'un livre sur le corps. Pas seulement parce que Polidori passe son temps à examiner l'organe le plus important de Byron pour vérifier le degré d'aggravation de ses maladies vénériennes (certains détails sur l'origine des condoms pourrissent d'ailleurs parfaite la culture des lecteurs curieux), mais surtout parce qu'il se préoccupe beaucoup de la science — et surtout de la médecine — de son temps. De nombreuses réflexions portent sur l'état de la chirurgie et les possibilités de greffes et de transplantations. Ce qui ne manque pas de sel, puisque Mary Shelley, de son côté, est en train de concocter son *Frankenstein* et ne sait plus quoi faire de tous les cadavres qu'elle a dans la tête. Décidément, Shelly a beau écrire dans « la sensitive » que les fleurs dans l'Éden « étaient ce qu'est Dieu au plan astral », les Romantiques avaient aussi d'autres sujets en tête.

LA CHANSON ÉCRITE AU FÉMININ



DE MADELEINE DE VERCHÈRES
À MITSOU, 1730-1990

Cécile Tremblay-Matte

409 créatrices, 6,628 chansons retracées, un véritable phénomène culturel étalé sur près de trois siècles! Ignorées par l'Histoire officielle, ces auteures-compositeuses ont eu le courage de dire leur quotidien dans une langue souvent teintée d'humour, toujours lucide. Leurs mots véhiculent la parole et les aspirations de toutes les femmes de chez-nous alors que leurs musiques s'affirment avec les années, passant de la parodie à la création.

Recadrée dans les contextes sociaux et culturels de chaque époque, La Chanson écrite au féminin ressuscite tout un pan, jusqu'à présent occulté, de l'histoire musicale des femmes.

391 pages — 29,95 \$
En vente chez votre libraire

Éditions 3

DANS LES
TYPO
LES MEILLEURS
BOUQUINS

Jacques Ferron
Papa Boss

suivi de *La créance*

TYPO



Jacques Ferron
PAPA BOSS
récits, 160 p. - 6.95\$

« On y trouve notre religion
mécanique, notre sexualité
maladive, notre dieu-grand-
argentier... Tout y est »
Jean-Yves Thiberge

TYPO
POCHE
l'HEXAGONE

Le plaisir des Livres

Verglas d'apocalypse



Jean ROYER
▲ Poésies

ON NE S'ENNUIE PAS à Trois-Rivières, au début de l'automne. En fin de semaine dernière, j'y ai vu des foules à la rencontre de la poésie et des poètes dans des cafés et des bars, dans des galeries d'art et des théâtres.

Le sixième Festival international de la poésie, qui avait lieu du 30 septembre au 10 octobre, aura attiré cette année plus de 15 000 personnes à ses 150 activités diverses : récitals, expositions, colloques, conférences, performances, spectacles (du rock au folk et au son-et-lumière), apéros, dîners et soupers.

Les lieux choisis pour le festival, au centre-ville, étaient remplis pour chaque manifestation. Les structures scolaires de l'Université du Québec, du Cégep et de la polyvalente ont été investies par des poètes. La salle du centre culturel s'est remplie, samedi soir, pour une soirée de poésie ou trente poètes du Québec et d'une douzaine de pays ont défilé devant les micros de la radio MF de Radio-Canada. Dans une salle voisine, Monique Dussault, peintre et graveur, avait ouvert son atelier et ses tableaux au regard des mots des poètes.

Dehors, sur les murs de la cité, d'autres poèmes sont dessinés sur la brique et le béton. Ceux de Gatien Lapointe, Clément Marchand et Alphonse Piché, les gloires de Trois-Rivières, puis ceux de Gilles Hénauld, Gaston Miron, Nicole Brossard et plusieurs autres.

En somme, la poésie a une ville et c'est Trois-Rivières!

Derrière le succès de ce festival unique se profile un homme, Gaston Bellemare, professeur à l'UQTR, mais aussi pdg des Écrits des Forges (la maison d'édition initiée par Gatien Lapointe) et de la Fondation du même nom, organisatrice de la manifestation. Vendra la poésie sans complexe, telle semble être la devise de Bellemare, qui a regroupé les élites de sa ville et qui est allé chercher pas moins de 50 commanditaires pour un festival qui réussit par ailleurs à faire participer à ses activités le quart de la population de Trois-Rivières.

Cette participation, elle est variée et regroupe tous les âges de la population, des vieilles dames amantes de la poésie jusqu'aux jeunes rockers cherchant à faire bouger les formes du langage. Au bar-galerie L'Embuscade, on écouterait moins les poètes qu'on se raconterait les dernières théories de l'art ou de l'amour. Mais au Zénob, la poésie règnera en maîtresse des lieux jusqu'à trois heures du matin.

Samedi, passé minuit, c'était l'été des Indiens, comme on dit, et l'air était bon sur la terrasse du Zénob. Après une soirée jazz et poésie, où les poètes Denise Boucher, Guy Goffette et Guy Marchamps, entre autres, avaient le goût du blues, l'on s'est retrouvé plusieurs à l'air libre sur ladite terrasse. François Charron, portant sa redingote noire en dandy égaré d'un autre siècle, s'entretenait avec cette poétesse de Florence nommée Tit. Jean-Paul Daoust gesticulait joyeusement et entonnait une chanson de Dalida. Pendant ce

temps, le poète et romancier autrichien Erich Wolfgang Skwara, ami de Peter Handke et Thomas Bernhard, parlait littérature avec Gaston Miron.

Puis les lumières de la terrasse se sont éteintes brusquement. Il était trois heures du matin! C'était le temps pour le poète français Claude Esteban de nous lire deux poèmes qu'il avait écrit durant sa semaine à Trois-Rivières. Le premier parlait d'une vieille Maria Chapdelaine, mais le deuxième imaginait un jardin derrière une « palissade rouge » qui donnait son titre au texte.

À l'intérieur du Zénob, les plus jeunes poètes se faisaient valoir par une rafale de mots noirs. « La perpétuité s'abîme », lance Jean-Patrick Berthiaume, « le vin océanique sécrète/ du verglas d'apocalypse ». Ces jeunes poètes, dans le premier numéro de leur revue *Livre-mort*, citent Guy Moineau et Paul-Marie Lapointe en épigraphe de leurs premiers poèmes publiés. Qui a dit que la relève en poésie n'existait pas?

Arrive un autre poète, Francis Farley-Chevrier, qui a 17 ans et qui, vêtu de noir sans oublier le chapeau, s'avance et dit, bien simplement : « Ce soir/ je sais que je vais mourir un jour/ c'est un hasard révélateur/ et tout mon espoir s'est usé... ».

La mélancolie, François Charron la porte aussi en noir, sauf quand il revêt sa redingote rouge des jours de fête pour lire quelques pages de son récent recueil ayant pour titre *La beauté des visages ne pèse pas sur la terre*, qui lui a mérité le Grand Prix de poésie 1990 de la Fondation des Forges. (Au fait, j'ai bien vu André Roy au Festival, mais pourquoi étaient absents les autres lauréats des années précédentes, Normand de Bellefeuille, Pierre Morency et Nicole Brossard?)

Dimanche midi, au café Mozart, non loin de la cathédrale, un brunch-poésie réunissait le public venu entendre François Charron. « Pour moi, dit Charron, la poésie se manifeste pour créer un espace de recueillement et de contestation, un espace où la présence du silence donne à chacun l'occasion d'entendre ce qui lui manque, de remettre en cause ses certitudes qui sont aussi celles de son temps ».

Deux poètes belges, Guy Goffette et Gaspard Hons, en profitent pour me dire que leur découverte du Festival restera le livre de Louise Bouchard, *L'Inseparable* (Herbes Rouges), ainsi que l'audace du dandy urbain Jean-Paul Daoust, qui a publié les *Cendres bleues* aux Écrits des Forges.

Au retour de Trois-Rivières, le Belge Guy Goffette me racontera son amour du langage et sa découverte de la poésie : grâce à un oncle vivant à Chicoutimi, son premier poète aura été le Québécois Saint-Denis-Garneau. Puis, à 17 ans, il aura lu Gaston Miron dans l'anthologie de notre poésie par Alain Bosquet chez Seghers. Goffette écrira d'ailleurs dans son beau recueil *Eloge pour une cuisine de province* (Champs Vallon, Prix Apollinaire) : « ce pays qui te tient comme un regard ami ».

Ainsi voyage la poésie : dans les livres et en paroles dans les festivals. « Ici à Trois-Rivières, me dira Goffette, c'est mieux qu'un colloque : on fait vivre la poésie ». Certes, le festival est une fête irremplaçable.

JEAN MÉTELLUS

La maîtrise du langage est décisive pour son identité

Jean Royer

• LE LANGAGE peut intervenir de façon décisive dans la vie des gens. Le langage est à l'origine de certains malheurs, il peut aussi apporter une solution à beaucoup de nos maux », me dit Jean Métellus, poète et romancier, mais aussi linguiste et neurologue.

L'écrivain, de passage à Montréal ces jours derniers à l'occasion d'un congrès scientifique, vient de faire paraître un nouveau roman intitulé *Charles-Honoré Bonnefoy* (Gallimard), dont le héros est un neurologue et une sorte d'« honnête homme » de notre siècle qui parvient à rendre un second souffle au troisième âge.

Exilé d'Haïti depuis 1959, Jean Métellus vit en France, où il exerce la profession de neurologue et bâtit son œuvre d'écrivain. On retrouve dans ses livres ses préoccupations d'exilé, de médecin et de poète : le langage, l'histoire d'Haïti et le problème de la création forment les principaux thèmes d'une œuvre fascinante. Son premier livre de poésie publié en 1973, *Au pipirite chantant*, a été remarqué par Malraux et Simone de Beauvoir. On retrouve l'histoire d'Haïti dans *Jacmel au crépuscule* (1981), *La famille Vortex* (1982), *L'Année Dessalines* (1986) et *Les Cacos* (1989).

Le problème de la création est abordé dans *Une eau forte* (1983), un roman situé en Suisse. Puis dans *La Parole prisonnière* (1986), Métellus nous transporte à Metz, ville frontalière avec l'Allemagne, pour nous raconter l'histoire d'un enfant handicapé par le bégaiement, maladie du bilinguisme. Dans son plus récent roman, *Charles-Honoré Bonnefoy*, le thème du langage s'impose avec celui de la vieillesse.

En effet, Bonnefoy, le personnage-titre, est un grand patron de médecine en neurologie qui, mis à la retraite à l'âge de 72 ans, aborde sa nouvelle vie avec enthousiasme et décide de ranimer le languissant service gériatrique d'un hôpital.

On doit pouvoir mourir « comme un soleil entre dans la nuit », dit Bon-

nefoy. Ce personnage solaire possède une conception d'homme de sciences et de moraliste sur les bienfaits de ce qu'on appelle « le troisième âge ». « Il faut rêver pour pouvoir être porté constamment plus loin par cette chimie invisible que constituent le passé, le présent et l'avenir. Les trois moments de notre vie doivent dialoguer entre eux à notre insu », dit-il.

« Certes, mon roman porte sur le langage, confie Jean Métellus, mais il veut aussi parler d'une réalité dramatique et que les gens sous-estiment, à savoir la vieillesse. Quand est-ce qu'on est vieux ? Est-ce qu'on est vieux parce qu'un décret social vous frappe et vous envoie à la retraite ? Est-ce qu'on est vieux parce qu'on a décidé d'être vieux ou parce que les autres l'ont décidé ? »

« Il fallait souligner que la plupart des gens qui parlent de la vieillesse lui reprochent quelque chose, du côté de l'efficacité sociale ou des vicissitudes qui frappent le sujet d'un certain âge, parce que le sujet dit vieux, le sujet âgé ne partage pas un certain nombre de petites ou grandes voluptés que connaît l'âge du printemps ou de l'été.

« Moi, je pense, poursuit Jean Métellus, que le sujet âgé, le vieillard, peut connaître une vie solaire et j'ai voulu le montrer par le héros de ce roman, Charles-Honoré Bonnefoy. Frappé par la limite d'âge, à 72 ans, il a éprouvé le besoin de dire non à ce décret social. Il fait revivre un service de gériatrie languissant et dirigé par des jeunes de 40 ans qui n'ont pas son expérience de la vieillesse.

« Non seulement Bonnefoy fait sortir des sujets âgés, pourtant plus jeunes que lui à 65 et 70 ans, de leur état de torpé dans lequel l'institution les avait plongés, mais aussi il fait revivre et se redresser des gens qui étaient grabataires, il fait parler des gens qui avaient perdu l'usage de la parole, il débouche les simulateurs fuyant la malédiction qui frappe les sujets d'un certain âge. Et quand Bonnefoy a fait sauter tous les interdits, on voit que l'hôpital entier commence à revivre de façon solaire,



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Metellus

comme lui-même vit son troisième âge ».

Ce personnage de Bonnefoy, il a existé pour Métellus et fut un de ses grands patrons, « le dernier grand clinicien », dit-il, qu'il a vu à l'œuvre comme stagiaire. Le voyant examiner quelqu'un qui avait perdu l'usage de la parole, Métellus a décidé de poursuivre un doctorat en linguistique pour accompagner ses études en neurologie. Lui qui fréquentait déjà les théories de linguistes comme Jacobson et Benveniste, il voulait étudier les véritables rapports qu'il y a entre les structures cérébrales et le fonctionnement du langage normal et du langage pathologique.

Métellus avait été frappé aussi par la façon d'utiliser le langage qu'ont adoptée les surréalistes, de même que par celle de Joyce dans son *Finnegans Wake*, livre intraduisible.

« Dès le départ, pour moi, langage et neurologie sont liés, explique Métellus. Je pense aux grandes métamorphoses que les plus grands poètes arrivent à faire avec le langage et à certains types de poésie comme le mantra. Par exemple, des initiés

de terrien.

« Si nous ne prenons pas conscience de cette dimension planétaire, nous sommes fous. L'atmosphère n'a pas de frontières. C'est un des aspects positifs de cette crise de la pollution. Les humains prennent conscience de leur statut de terrien. Au lieu d'être séparés en clans, entre Blancs et Noirs, entre Anglais et Français, nous nous apercevons que nous sommes dans le même bateau et que ce bateau est en train de couler. Généralement, quand un bateau coule, les antagonistes se réconcilient pour le sauver ».

◆ Leiris

pays. De même, il trouvait dans l'ethnologie une présence au monde qui fut diurne, à l'envers de ses travaux d'écrivain et poète d'une nuit intérieure.

« J'ai passé toute ma vie à un travail de décentration de moi-même », confiera Leiris à Madeleine Chapsal en 1961. Il a commencé par la dissection linguistique avec *Glossaire*, j'y serre mes gloses (1940), où il recombine les éléments d'un mot (sens, forme, sons) pour en inventer une nouvelle « définition » poétique et drôlatique, comme l'illustre bien le titre de l'ouvrage. Nous sommes dans la suite de Dada et de Tzara qu'admirait Leiris, constamment obsédé par la solitude et par une recherche de vérité qui constitue le « ressort premier » de son écriture. Dans les poèmes de *Haut Mal*

(1943), il entreprend une « liquidation » par la profération. « Chaque mot qu'il dit est le fruit d'un voyage à travers ses viscères », note Alain Jouffroy. S'inaugure dans cette poésie une descente vers l'en bas. Le poète cherche à s'isoler de l'ordre des choses. « M'élèger/ me dépouiller/ réduire mon bagage à l'essentiel », avait-il écrit dans *Autres lancers*. La poésie fut pour lui « essentiellement un écart, tant sur le plan spirituel que sur celui de la vie en société, parce qu'elle est prise de distance, hors des normes ».

La poésie ne cessera jamais de le préoccuper. Il le précisera au cours d'un entretien : « Si la prose se trouve être mon moyen d'expression, c'est toujours la poésie que j'ai visée ».

Cette quête littéraire de l'autobiographie s'était donc inaugurée en 1939 avec le livre proprement génial qu'est *L'Âge d'homme*. Ainsi commence une tauromachie intime où la « corne acérée » de la mort menacera sans cesse l'auteur. Il faut parler de ce livre, avec André Clavel, comme de l'aveu d'un enfant du siècle, mais aussi comme d'un « suicide dans le langage ».

Chez Leiris, l'autobiographie n'est pas une simple confession, mais elle devient une sorte d'effraction du sujet. L'auteur, à mesure qu'il réinvente sa propre légende, joue sa mise à mort. Souvenirs d'enfance, rêves et terreurs, désirs et fantasmes, obsessions sentimentales et sexuel-

les sont livrés aux guillotines du langage. L'auteur se retrouve finalement décapité par les mythes qu'il a mis en branle.

Cette quête du moi comme objet ethnographique et linguistique s'élargira dans *La Règle du jeu*, *Biffures*, *Fourbis*, *Fibrilles* et *Frêle bruit* nous inventent les plus beaux voyages dans les arcanes du langage, des premiers souvenirs d'enfance jusqu'à l'obsédante figure de la mort, sans oublier les parcours politiques et les lieux de l'histoire d'un homme qui, mieux qu'aucun autre, a réussi l'équation parfaite : vivre égale écrire.

Avec son dernier livre publié, *À cor et à cri* (1988, toujours chez Gallimard), qui pourrait être le premier ou aborder son œuvre, Michel Leiris a couronné d'un chef-d'œuvre sa présence littéraire et exemplaire de son siècle. Trois mots conduisent les thèmes de ce livre inoubliable : crier, parler, chanter. Un cri troue le calme plat et nous voici regardant la mare aux souvenirs. Une parole qui tresse un lien et nous voici au cœur du monde. Un chant fait résonner les musiques de l'être et nous voici libres enfin dans l'ivresse d'exister. *À cor et à cri*, dernier voyage d'une chasse à la poésie, justifie à lui seul une existence en littérature.

La dernière page de l'œuvre de Michel Leiris est un poème en guise de quittance : « Note acquittée/ bagages bouclés pour l'éternel retour/ on se sent pernicieusement désouvré/ porté ouverte/ par où un vent coupant s'engouffre/ Sur la langue/ goût écoeurant de l'adieu/ et non plus sel de l'à bientôt ».

revue possibles automne 1990

possible
VOLUME 14 - NUMÉRO 4 - AUTOMNE 1990



VIE DE PROFS

Moins apparentes que dans le champ du politique ou de l'art, les utopies et l'imagination créatrice qui se pensent et se vivent sur les bancs de l'école n'en ont pas moins de vigueur et d'audace. Voici des parcours de pédagogues qui indiquent certaines voies dans lesquelles « il y a un futur ».

L'acte d'enseigner n'a de sens que là où les personnes qui s'y adonnent lui trouvent une pertinence dans leur vision de l'être humain, de son développement, de la dynamique des relations humaines, du changement social, d'elles-mêmes et de leur rôle.

ESSAIS ET ANALYSES

Une journée à l'école
DANIELLE COURCHESNE
La force vive des cours
BRUNO ROY
Un métier ingrat?
MICHELLE GAGNON
Parcours d'enseignante (facettes)
RAYMONDE SAVARD
Artiste ou enseignant?
MICHÈLE THÉORÉ
Enseigner, un processus de maturité
MADELEINE DWANE
Les découvertes d'un jeune professeur d'université
ERIC ALSÈNE

POÈMES ET FICTION

Deux souliers
JEAN ROULIS
Digamma
MICHEL DE CELLES
Manipulations
NOËL LAFLAMME
L'horvaille
JÉRÔME ELIE
La nuit-claïson et Trois
MARIE-CHRISTINE ARBOUR

IMAGE

Texture
CAROL WAINO

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Conscience planétaire et nouvel ordre mondial
LOUIS DESMEULES

DOCUMENT

Dynamique théâtrale de la mémoire
ALBERTO KURAPÉL

CHRONIQUES

Montréal en novembre
GABRIEL GAGNON
Des institutions de moins en moins crédibles
YVAN COMÉAU

Les médailles de Possibles
UBALD H. NATTIER

COURTEPOINTE

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 30,00 \$
Abonnement de soutien: 30,00 \$
le numéro: 6,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec
H3S 2S4

NOM
ADRESSE
VILLE CODE POSTAL
PROVINCE TÉLÉPHONE
OCCUPATION
CI-JOINT MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 18,00\$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

Yves Navarre DOUCE FRANCE

Roman-roman tout plein de silences, de non-dit, de convention, d'égoïsme, de peur et d'appels, tout ce qui fait la grandeur de la province des textes, chacun étant l'otage des silences des autres. La province de *Douce France* n'a pas de frontières. Cette chronique familiale va droit au but.

19,00 \$

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC

DANS LES

II TYPO

LES MEILLEURS BOUQUINS

John George Lambton Durham

Le Rapport Durham

TYPO

LE RAPPORT DURHAM
document, 320 p. - 8,95\$

«...un véritable rond-point sur la grande route de l'histoire britannique, canadienne et québécoise.»

Denis Bertrand et Albert Desbiens

TYPO
POCHE

l'HEXAGONE

Le plaisir des Livres

Un Nous à géométrie variable

LES CHAMPS D'HONNEUR
Jean Rouaud
Paris, Éditions de Minuit,
1990, 160 pages.

Christian Mistral

IL Y A de cela quelques semaines, je trouvais à me plaindre en termes aigres-doux d'une certaine édition française d'avant-garde, et de Minuit en particulier, qui semble tomber sur un os plus souvent qu'à son tour avec des manuscrits qui sont, soit d'une affligeante vacuité, soit ombilicaux, soit à propos d'un store vénitien, soit tout ce qui précède.

Or, me voici dans la réjouissante obligation de faire amende honorable. Allons, allons, tout n'est pas absolument désespéré. Au moment même où je signais mon inquiétude, paraissait rue Bernard-Palissy *Les Champs d'Honneur* de Jean Rouaud, la révélation de l'automne, des cinq dernières années selon certains, des dix selon d'autres, et bon, que Paris se rassure.

Qui a risqué un oeil de côté de TV5 dimanche dernier ? Brisant la glace de Bernard Rapp, il était là, Rouaud, marchand de journaux, inaugurant *Caractères* qui essaie de succéder à *Apostrophes*. Oui, marchand de journaux, dans un kiosque et tout. Pas pour longtemps, m'est avis.

Et timide ! Ma blonde l'a trouvé pathétique. En tendant bien l'oreille, on pouvait l'entendre admettre qu'on écrit pour recevoir des louanges. C'est si vrai, et il semble en avoir un tel besoin, que je suis rudement content d'avoir aimé son livre.

Les Champs d'Honneur est le très beau roman d'une famille qu'on apprend à connaître à travers ses disparus, morts à quelques semaines d'intervalle : d'abord le père, puis sa vieille tante, et enfin le grand-père maternel. Hilarant, grand-père. La narration, chose rarissime, est menée au nous, un nous à géométrie variable de l'aveu même de Jean

Rouaud, en ce sens qu'il inclut parfois ses sœurs, parfois ses cousins, plus ou moins, un nous élastique en somme.

Parfois drôle, toujours touchant, le ton du récit est calme et doux, la langue pure, originale sans excès vicieux d'expérimentation. L'attention portée aux détails ne paraît jamais vaine ou douloureuse pour l'auteur. Il construit son histoire de peccadille en peccadille, remontant à la guerre de 14 où il débute un germe de mort qui d'une certaine façon relie la fin de son père à celle d'un ancêtre homonyme.

J'aimerais qu'on m'explique si c'est la mode à Paris qui exige qu'on présente un auteur comme une caisse de résonance. Pourquoi mettre en quatrième de couverture : « cette série funèbre semble n'avoir fait en apparence (!) qu'un seul disparu : le narrateur, dont le vide occupe le centre du récit ». Très, très agaçant. D'abord parce que quelque chose chez l'éditeur semble « en apparence » croire qu'être vide c'est être génial, ensuite parce que Rouaud est plein comme un oeuf de talent brut et d'émotions fragiles.

« Embrassez votre père », avait-elle demandé devant le cadavre habillé, cravaté, allongé dans des croisées au milieu du lit, position qui dénonçait bien le caractère extraordinaire de la situation (d'habitude, papa dormait à gauche). La première fois, il avait gardé un peu de chaleur. La peau fraîchement rasée de ses joues sentait l'eau de toilette, une certaine élasticité demeurait. L'épreuve n'avait pas été plus rude que d'embrasser un bébé endormi : on se penche avec précaution, on applique un baiser rapide, à peine le temps d'éprouver du bout des lèvres la température du corps, et hop, on retourne, mission accomplie, se blottir autour du fauteuil que maman n'a pas quitté. (La seconde fois, juste avant la mise en bière, alors qu'une odeur sure montait de son ventre, on s'était carrément dérobé)...

Ascenseur pour l'échafaud

COMBAT DE FAUVES AU CRÉPUSCULE

Henri-Frédéric Blanc,
Actes Sud, coll. Cactus,
Arles, 1990,
110 pages.

André Girard

INOPINÉMENT, l'ascenseur a fait halte. Entre deux étages, le troisième et le quatrième, Charles Cuvelier est irrité. Il s'efforce de laisser passer une minute, à faire le vide dans sa tête. Toujours efficace cette technique de yoga apprise à l'école de gestion. Expert en communication globale, Charles Cuvelier venait au sujet de l'annonce : « À louer appartement grand standing pour célibataire sans chien situation aisée ». L'immeuble avait belle apparence, la porte cochère était grande ouverte et la loge de la concierge vide. D'un petit saut allègre, il monta dans l'ascenseur.

« Qu'est-ce que c'est, ces manières ? Et, si ma porte avait été ouverte, vous seriez entré chez moi ? Si j'avais été dans ma baignoire, vous seriez aussi entré dans la salle de bain ? Allez-y, ne vous gênez pas ! Installez-vous dans ma baignoire pendant que vous y êtes ! »

Forcément, Charles Cuvelier va faire connaissance avec Mme Valmer, la propriétaire. Échange de propos : l'ascenseur date de 1919, la cabine a beaucoup de style. Un petit cachet Orient-Express. Le cadre de fer forgé du miroir, les boutons en ivoire, le bois : du chêne. Mais, il est 17 heures passées, le service de dépannage est fermé. Puis, elle a rendez-vous chez le coiffeur. Charles Cuvelier devra attendre, avec énergie et détermination, attendre en lisant les consignes d'utilisation : Les

usagers doivent s'abstenir de toute précipitation ; En cas d'arrêt fortuit, conservez votre calme.

Combat de fauves au crépuscule raconte ce séjour quelque peu forcé, qui va durer trois semaines. Charles Cuvelier va devoir trouver des occupations ; avec sa calculatrice de poche, il va additionner, soustraire, multiplier avec frénésie : les miettes sur le plancher, les moutons de pousière, les cancelrats qui passent. Il aura de la visite : la vieille comtesse du premier, qui lui conseille de ne jamais réfléchir lorsque le corps n'est pas en mouvement, et lui propose d'apprendre à tricoter. Léon, le concierge, accompagné d'Albertine, sa femme et de Doudou, leur neveu. « Surtout que Doudou il voulait voir. (...) Remarque, il a l'habitude des victimes, ça ne lui fait plus rien, avec tous les morts qui passent à la télé. Mais, quelqu'un bloqué dans l'ascenseur, il n'avait jamais vu. »

Ses réflexions s'enchevêtrent, s'éparpillent. Il pratique dès lors de curieux rituels et psalmodie les consignes d'utilisation de l'ascenseur. « S'il ne se pendait pas, c'est qu'il ne croyait même plus à la solidité de sa cravate. »

Combat de fauves au crépuscule est bien rythmé. Les situations, les échanges coulent bien. Il y a toutefois un agacement provoqué par un certain discours de Charles Cuvelier « qui connaît comme sa poche la cervelle des femmes, depuis leurs souhaits les plus simples jusqu'à leur fantasmes les plus troubles. » Vous passez votre temps à faire les magasins pour dénicher les robes qui mettront le mieux en valeur votre viande... Il va dès lors tenter de la subjuguier. Ces pointes misogynes et une fin pénaude terminent cependant ce roman, laissant comme un trop-plein d'air dans la bouche.

Questions et réponses sur l'inceste

SHERBROOKE (PC) — En publiant un ouvrage sur un sujet longtemps tabou, l'inceste, deux travailleurs sociaux de l'Estrie voulaient répondre aux questions que se posent tant de parents, de psycho-éducateurs, d'enseignants, de médecins, de thérapeutes ou de juristes.

Les Éditions Stanké viennent en effet de lancer *Y-a-t-il l'inceste ?* de René Lapointe et Louise Mercure, le premier ouvrage à paraître dans la nouvelle collection Partage, consacrée à la vie en société. Les deux auteurs sont les récipiendaires pour 1989 du prix d'excellence de l'Association des Centres de services sociaux du Québec, destiné à souligner la qualité de leur travail.

« On s'est rendu compte qu'il n'y a aucun livre de référence sur ce sujet, tant en anglais qu'en français ; aucun guide n'est disponible pour les proches des victimes d'inceste et les professionnels qui ont à s'occuper de ces cas », explique René Lapointe,

travailleur social et pédopsychiatre au Centre hospitalier de l'Université de Sherbrooke. « Ce livre devient donc un outil de première importance pour identifier le problème et ensuite de le régler. »

« Y-a-t-il l'inceste ? » est le résultat de six ans de recherche, d'expérimentation et de pratique des deux travailleurs sociaux et de leur équipe de collaborateurs, chargés d'un suivi de 150 dossiers.

Psychologue attachée au programme 'Abus sexuel' du Centre des services sociaux de l'Estrie, Louise Mercure explique que le livre s'adresse « à un public élargi ». « Les parents sont dépourvus. Ils se posent de nombreuses questions : 'Comment savoir si un enfant est abusé ?', 'Comment régler le dilemme des parents qui hésitent à porter plainte de peur de trahir la confiance de leurs enfants qui ne veulent pas qu'on en parle ?', 'Faut-il l'éclatement de la famille pour régler le problème ?' ».

Des sentiments aussi rares que les diamants noirs



Christophe Donner



Nadine Diamant



LES SENTIMENTS
Christophe Donner
Le Seuil, Paris,
1990, 155 pages.

MELMOTT
Nadine Diamant,
Flammarion, Paris,
1990, 136 pages.

LE JEU de mots en titre paraît (trop ?) facile. Il correspond néanmoins, et très exactement, aux deux romans les plus insolites, donc les plus rares, de la saison.

Christophe Donner, selon certains pontes de la critique parisienne, personne ne le connaît vraiment. Il a 33 ans, nous dit son éditeur, il a déjà publié quatre romans, des nouvelles pour enfants, et cette année, en mars, un bref récit intitulé *Giton*. Il est, pistonné par Roberts, au Seuil, l'un des espoirs de la maison pour les prix. Ce qui pourrait, compte tenu des amoncellements de bouquins sur les tables des jurés littéraires, en éloigner plusieurs. Il faut donc lire *Les Sentiments* en oubliant la feria automnale.

Cela commence par un nouveau-né qu'on dépose sur le ventre de sa mère. Il est le septième de la tribu. Et, contrairement à cette légende qui prête au septième enfant des dons extraordinaires, ce Guillaume-là est bien mal parti. Il a de grosses lèvres, des lèvres, précisons, anormalement grosses. Pour sa mère et pour son père, c'est embêtant mais pas catastrophique. Pour les sœurs et frères : Sonia, Solange, Cécile, Sébastien, Carole et David, passé le premier moment de curiosité et même d'amusement, la vie continue.

Dans les familles nombreuses, l'inattendu est toujours facilement accepté.

L'originalité du livre et, partant, de son auteur consiste à nous faire vivre, justement, au cœur d'une famille nombreuse. Le dernier-né peut bien être différent, il n'en fait pas moins partie de la tribu et chacun chacune sont ici soignés dans leur identité et mêmes leurs différences. Car, selon le père, « il faut que ses enfants aient un but, un avenir, appelez ça comme vous voudrez, une vocation ».

Quelle sera donc la vocation du petit Guillaume aux grosses lèvres ? C'est ce qu'il faut découvrir en lisant ce récit, à l'architecture étonnamment précise, mais rédigé sobrement, avec des mots drus, qui révèle non seulement un talent de prosateur original mais tout un environnement bourgeois et provincial, à commencer par un certain Paul, philosophe, qui « colloque » jusqu'à New York, et qui est le parrain de Guillaume. Quant à Cécile, déséquilibrée, droguée, elle devient, mais le doute plane, l'assassine de son frère, si tant est que le suspense final du roman de Donner ait été bien concerté, bien voulu.

J'ai aimé cette tragédie sèche, où les enfants sont rois. C'est un constat terrible, sous forme de récit aux multiples rebondissements. Une histoire qui ne serait que triste — celle d'un enfant défiguré de naissance —, sans le talent de Christophe Donner. Pour tout résumer, empruntons la réflexion du père de Guillaume qui, pour fêter les dix-huit ans de David, un autre de ses fils, offre à boire un précieux pommard à toute la famille. Et s'écriant que « les grands vins oublient leurs peines au fond de la bouteille... Les peines de cette famille sont le bonheur d'un écrivain dont on reparlera. »

C'était également une famille nombreuse qui s'agitait, non pas dans le confort et l'aisance de l'univers de Christophe Donner, mais dans la frénétique et misérable désorganisation du premier roman de Nadine Diamant. *Désordres*, premier livre d'une jeune enseignante

qui, elle aussi, n'avait écrit jusque-là que des contes pour enfants (écrire pour les gosses prépare-t-il à inventer des monstres ?) m'avait secouée. Je lui avais consacré un feuilleton en souhaitant à l'auteur de nous offrir bientôt un ouvrage plus serein. Je lui citais même notre Réjean Ducharme, grand spécialiste des héros enfants, qui soutient que « s'il n'y avait pas d'enfants sur terre, il n'y aurait rien de beau ».

Or les écrivains, surtout lorsqu'ils sont bourrés de talent, n'écrivent pas pour plaire aux critiques, certainement pas pour suivre leurs conseils à la noix. Nadine Diamant, dans *Melmott*, récidive dans l'horreur, l'effroyable, l'abject et la cruauté. Ici, plus d'enfants en ribambelle, mais un seul garçon, horriblement contrefait, et qui ne se pardonne pas d'avoir infligé à sa mère la terrible punition d'être né d'elle, de continuer à vivre près d'elle, qui ne l'aime pas, et près d'un père taciturne et indifférent.

Melmott est laid. Et s'il est méchant, c'est d'abord parce qu'il est né bancroche avec une tête de lamproie. À la gentille et compatissante institutrice, qui tient à lui apprendre quelque chose, il répond que « pour écrire, il faut de l'énergie. Et je voulais employer la mienne à être méchant ».

La méchanceté est constamment présente dans ce roman impitoyable. Melmott, avant de quitter le lieu de sa naissance, assassine mère et père. Et deux fois plutôt qu'une pousse, les récits qu'il en fera à des personnalités de rencontre, au cours d'une errance coupée de séjours dans des endroits de cauchemar, ne sont pas concordants. Tout compte fait, Melmott est un affreux nabot... mais un nabot pensant. Ou plutôt, celle qui agit les fils de cette horrible marionnette lui prête des sentiments de grande personne. Au moyen d'une langue très savante, très travaillée, elle organise le récit le plus troublant, le plus inquiétant qui se puisse lire. Mais, après tout, comme se dit Melmott, « qu'est-ce qui est bon pour la santé ? [...] Est-ce qu'assagir ses haines est bon pour la santé ? Est-ce que cuire de douleur est bon pour la

L'esprit caustique d'Hubert Guindon en français

TRADITION, MODERNITÉ ET ASPIRATION NATIONALE DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE
Hubert Guindon,
Montréal, Éditions Saint-Martin,
1990.

Marcel Fournier

OBSERVATEUR attentif des transformations dramatiques que le Québec a connues pendant les trois dernières décennies, Hubert Guindon s'est habituellement adressé au Canada anglais ; à l'inspiration de deux de ses étudiants, Ro-

berta Hamilton et John McMullan il a réuni en 1988 ses principaux articles et des textes inédits sous le titre de *Quebec society* (University of Toronto).

L'édition en langue française de ses écrits est une heureuse initiative, qui offre l'occasion de découvrir ce sociologue qui a préféré la marginalité aux mondanités mass-médiatiques et qui fut pour ses étudiants de Concordia un maître.

Il s'agit d'un esprit critique parfois caustique ; à contre-courant des tendances dominantes. Guindon ébranle

les idées reçues et ouvre de nouvelles pistes de réflexion. Hier, l'un des premiers, il mettait en lumière le rôle politique des « nouvelles classes moyennes » dans ce qu'il appelle la « révolution bureaucratique » des années 1960.

Aujourd'hui, il tire les leçons de l'échec du référendum : il faut abandonner la politique partisane pour développer un large mouvement national. À lire au moment où, après le lac Meech, la commission parlementaire sur l'avenir du Québec entreprend ses travaux.

Julia Bettinotti

La corrida de l'amour

L'amour se vit, Harlequin l'écrit.

Julia Bettinotti, *La corrida de l'amour*, 156 p., 16,95 \$

Bettinotti le décrit

DISTRIBUTION SOCADIS: (514) 331-3300

C.P. 5247

Succursale C

Montréal (Québec)

H3X 3M4

TRIPTYQUE

P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL: (514) 524-5900 ou 525-5957

N° 45 — 8,00 \$

Récits

Moebius
Le désert
Préparée par Hélène Rioux
collaborateurs François Piazza Pierre Des Ruisseaux D. Kimm François Charron et plusieurs autres

Roman

Jacques Saint-Pierre
Séquences
Trois jours en novembre
134 p. — 14,95

Poésie

Hélène Boissé
et autres infidélités
Prix Gaston Gouin
72 p. — 12,95 \$

des femmes de la Bible
116 p. — 14,95 \$

En vente chez votre libraire

santé ? Est-ce que taire ses désirs, se ravager d'amour, ravaler ses chagrins, décapier ses colères, s'infecter avec son propre fiel est bon pour la santé ? »

Très mauvais, en tout cas, pour la santé de Melmott que d'être écrasé sous le béton, à la suite d'un cataclysme, et de se souvenir de ses vies antérieures. Plus longues que ne le laisserait croire un roman de moins de 140 pages. Que vous n'oublierez pas... en attendant le prochain livre d'horreurs bien dosées que nous concocte sans doute déjà cette redoutable jeune écrivain.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

168 p.
reliure
spirale
14,95 \$



MS-DOS 3.3 ET 4.01 SIMPLIFIÉ
par Sylvie Roy

«Le guide de l'essentiel!»
— Yves Leclerc, *La Presse*
Le best-seller de
l'informatique. Bientôt
40 000 exemplaires!

128 p.
reliure
spirale
16,95 \$



WORDPERFECT 5.1 SIMPLIFIÉ
par Patrick et Didier Mendes

Le guide d'apprentissage
qui deviendra votre
guide de dépannage.
Pour comprendre
WordPerfect 5.0 et 5.1.

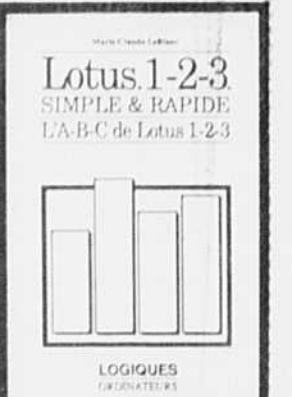
300 p.
grand
format
disquette
incluse
39,95 \$



APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD Tome 2
par Huguette Brodeur

Pour ceux qui connaissent
la comptabilité sur ordina-
teur et qui veulent en
savoir plus: budgets,
projets, commissions,
inventaires, etc.

121 p.
reliure
spirale
16,95 \$



LOTUS 1-2-3 SIMPLE & RAPIDE
par Marie-Claude LeBlanc

Qui a peur de Lotus 1-2-3?
Une méthode pédagogique
qui vous permet de maîtriser
rapidement Lotus 1-2-3.

En vente partout
et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condé, Montréal QC H3K 2H4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

le plaisir des
Livres

Carnet 4

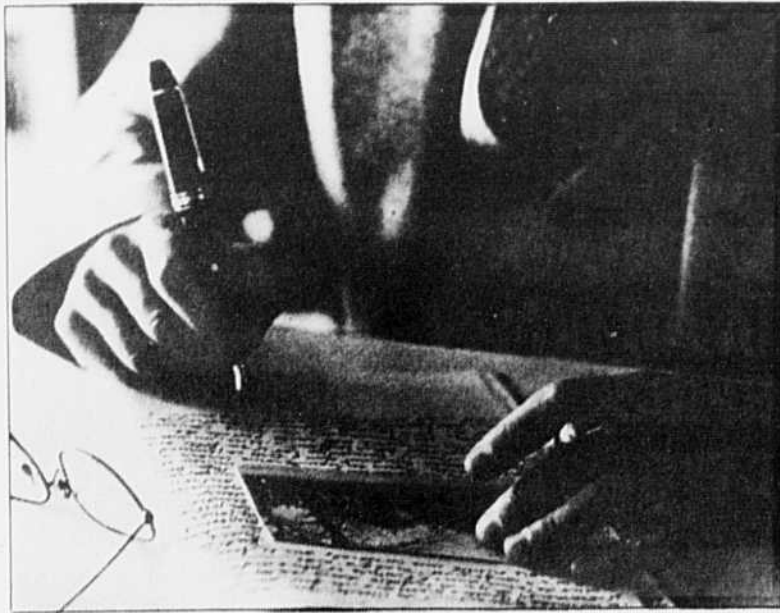
Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

SUR UN DESSIN représentant un enfant couché dans l'herbe, rêve-t-il de voler comme un planeur ? On est toujours l'icône de ses rêves de gosse, l'ami a écrit en guise de vœux de mes cinquante berges, il n'y a pas de cadeau, il n'y a pas d'échange, il n'y a que des gestes, des mots, des images qui changent de main et qui n'appartiennent à personne. Voilà pour l'esprit libre qui règne ici, les pires chagrins et jalousies allant de front, hélas, avec les vraies libertés d'expression. Comme me l'écrit Nicole, de Terrebonne, parfois, nous aussi, on se dit « la culture en prend pour son rhume ».

Dernière minute, et maudit soit le virus qui m'a empêché d'aller voir par trois fois ce spectacle, mais il est encore temps, vous pouvez ce soir, 13 octobre, à 20 h, vous rendre au sanctuaire du Quat'sous pour donner une bonne main d'applaudissement à... et Laura ne répondait rien de René-Daniel Dubois. C'est un texte de bel itinéraire et d'intime confiance qui parle et redonne confiance, de ces chants qui posent les vraies questions : celles qui n'appellent pas de réponse. Ainsi, « est-ce que la vie que je mène est celle que je recherchais ? ». L'instant théâtral, et le mettre en scène Martin Faucher a bien du tact, résumé, esquisse, évoque, ce que le sentiment a de plus poignant et mystérieux : l'absence absolue d'attente et de demande. Il faut voir Janine Sutto, fragile et déterminée se déposant d'un secret qui la mine. Il faut écouter Marc Béland, puissant et désemparé, obstiné dans la découverte de ce que peut signifier le silence d'une autre personne que soi. C'est de la belle musique de chambre, subtilement ponctuée par l'air du marin du *Didon et Énée* de Purcell. Amateurs de portes qui claquent s'abstenir. Friands de lignes mélodiques et de lyrisme à sa généreuse mesure, votre soirée est libre ? n'hésitez pas ! Maudit virus qui m'a donné du retard. C'est ce soir ou jamais, ou plus tard. Plus tard ?

Avant-dernière minute, et c'est un « must » comme dirait je sais trop quel bijoutier de Sherbrooke ouest, il faut aller en face de ladite boutique, au Musée des beaux-arts, avant demain 19 heures, pour admirer la remarquable



collection privée (privée de quoi ? quel bel ensemble quel regard sur l'art !) de l'industriel suisse-allemand Emil G. Bührle. Un beau paysage de Vetheuil par Claude Monet est à l'origine de la passion de cet homme et je pense à Platon lorsqu'il disait, les objets, patrie de l'âme, et lorsqu'il parlait de la contemplation esthétique comme de l'art de se souvenir de la beauté connue autrefois. Un souvenir à venir, demain encore. Il faut voir tels chefs-d'oeuvre de Manet, Van Gogh, Cézanne, bien sûr et la publicité de cette exposition pour être bien faite n'en était pas moins pour prêter à confusion, car c'est du regard d'un collectionneur dont il s'agit et il faut voir le Greuze, le Fantin-Latour, les deux Franz Marc, un étrange Toulouse-Lautrec, un ahurissant paysage de Renoir, un Wassily Kandinsky de 1903 (!!!) : tout y est exceptionnellement réuni pour la connaissance et l'émotion. Ça coûte moins cher que d'aller voir ces 85 tableaux à Zurich. Ils sont à Montréal. Et ils ne font pas que passer : le catalogue, fort bien imprimé et rédigé n'est pas, une fois n'est pas coutume, trop dispendieux. Un regard passionné, titre de l'exposition, n'a pas de prix. Bon dimanche.

Un regard tout aussi passionné, et dans le temps présent cette fois, le « contemporain » qui peut être si facilement décrié ou mondain, est celui que porte Claude Gosselin sur tout ce qui se crée ici ou ailleurs. Les Cent Jours n'existent plus. Et voilà que le CIAC frappe par trois fois (lui concédait-on enfin les locaux qui lui reviennent d'esprit et d'initiative, le vote est pour bientôt ?) dans un labyrinthe de salles, le plus simple est d'entrer par le 3576 avenue du Parc, et de se perdre dans une multitude d'espaces privilégiés où se côtoient Dominique Blain, Beuys, Rauschenberg, Goodwin et tant d'autres. Et ne surtout pas manquer la rétrospective des oeuvres de Fernand Leduc, leçon

en soi de toute une vie d'artiste. Cette fois vous avez le temps. L'événement fera d'étonnantes mises au point de l'art qui se trame jusqu'au 28 octobre.

À la radio, je viens d'entendre la voix d'Alice Parizeau écorchant l'autre religion, la freudienne, je n'aime pas l'idée que mon subconscient me gêne. Je n'aime pas me sentir esclave. Merci Alice pour les bons et beaux moments que nous passerons toujours ensemble. L'écriture perdue. Hommage.

Et voici qu'au théâtre du Nouveau Monde, René Richard Cyr (que nous verrons bientôt dans la même salle en prédateur plus-vrai-que-vrai de Gauvreau, dans *La charge*...) nous donne à vivre Molière et son Arnolphe de *L'école des femmes* comme jamais auparavant, surtout pas à la Tragédie Française, pardon la Comédie Française de Paris-la-Rigolote. Normand Chouinard est bouleversant. Est-il enfin admissible de jouer Molière sans masquer les subtilités de l'auteur par des frivolités ? Oui. Encore une fois, bravo au metteur en scène, il donne à la fois, au large et bien plus généreux public qu'on ne pense, le juste ton d'un Arnolphe qui n'est pas seulement ridicule. Guy Jodoin est un pertinent « blondin », Anne Dorval est bien belle dans le vent de la fin. Une perfection.

Au Salon du livre ancien, qui n'est pas forcément celui des belles reliures qui font chic à Westmount, mais celui des éditions originales, des textes qui ont déjà été palpés et qui ont fait palpiter, les 27 et 28 octobre à l'Hotel Maritime, 1155 rue Guy, j'irai en quête des introuvables d'Alice et de son compagnon de départ (rien qu'un départ) Michel Leiris dont je garde en mémoire ces lignes écrites le 16 février 1933, j'ai l'esprit net, la poitrine calme, il ne me reste rien à faire sinon clore ce carnet, éteindre la lumière, m'allonger, dormir et faire des rêves.

La télé, nouvelle religion cathodique

Guy Ferland

POÈTE, romancier, scénariste, cinéaste, orateur, Jacques Godbout a touché à presque tous les genres de la communication. C'est peut-être pour cette raison qu'il critique tellement l'omniprésence du tout-puissant petit écran qui pollue, d'après lui, l'atmosphère culturelle.

L'écran du bonheur — titre d'un recueil d'articles qu'il vient de publier chez Boréal — n'est pas sombre. Au contraire, il hypnotise, par sa luminosité même, le téléspectateur.

« C'est que la télévision, par sa nature, présente des ersatz de vie ou de joie et éloigne du bonheur. L'écran n'est pas seulement une sorte de paravent, mais une projection qui remplace la réalité. Toute la publicité, à cet égard, propose des petits morceaux de bonheur préfabriqués. De plus, la télévision se nourrit elle-même et ne renvoie pas aux êtres humains et à la vie », explique l'auteur.

Selon l'essayiste, il y a seulement trois types d'émissions qui fonctionnent à la télévision. Premièrement, les programmes sur la nature, dont les célèbres reportages de Cousteau sont les exemples les plus réussis. L'aspect important de ces émissions demeure cependant le divertissement. Deuxièmement, ce sont les séries qui opposent les bons et les méchants ou les gendarmes et les voleurs. Godbout classe dans cette catégorie les reportages en direct sur la crise amérindienne de cet été qui opposait les Mohawks aux policiers, puis à l'armée.

« Il y avait plusieurs rebondissements et des revirements puisque les bons devenaient parfois les méchants et vice versa », ajoute Godbout.

Enfin, troisièmement, les Variétés, de *Génies en herbe* à Jean-Pierre Coallier. C'est dans cette catégorie que l'auteur de *Salut Galarneau* classe la politique « qui n'est faite, maintenant, qu'en fonction du petit écran. Les politiciens font n'importe quoi pour passer à la télévision, aux nouvelles, et même les congrès ne sont que des mises en scène grandioses pour les caméras.

« La télévision est un lieu et un moyen de divertissement exclusivement où les lois du spectacle sont immuables, poursuit-il. C'est un théâtre fait pour distraire. Cessons de se prendre au sérieux à la télévision. Même des émissions comme le *Point* ou *Apostrophes* sont régies par les lois du spectacle. Les animateurs doivent donner un bon show. »

L'un des effets les plus surprenants de la télévision, d'après Godbout, provient de ce qu'elle soit devenue le seul lien entre les individus.

« C'est la seule chose que l'on a en commun maintenant », affirme-t-il. Par le câble, tel un cordon ombilical qui nous relie à la mère source de toute image, chacun se sent participer à un même sacrifice en partageant les mêmes icônes audiovisuelles.

Dans son ouvrage, Jacques Godbout ne tente pas toutefois de dénoncer la télévision. Ce serait absurde. Il pose plutôt des questions en réfléchissant aux effets de cette invention technologique sur la société.

Le slogan publicitaire de Toshiba illustre bien, selon lui, le danger du langage de la télévision : « télévisonnaire ». « Un seul mot qui dit que

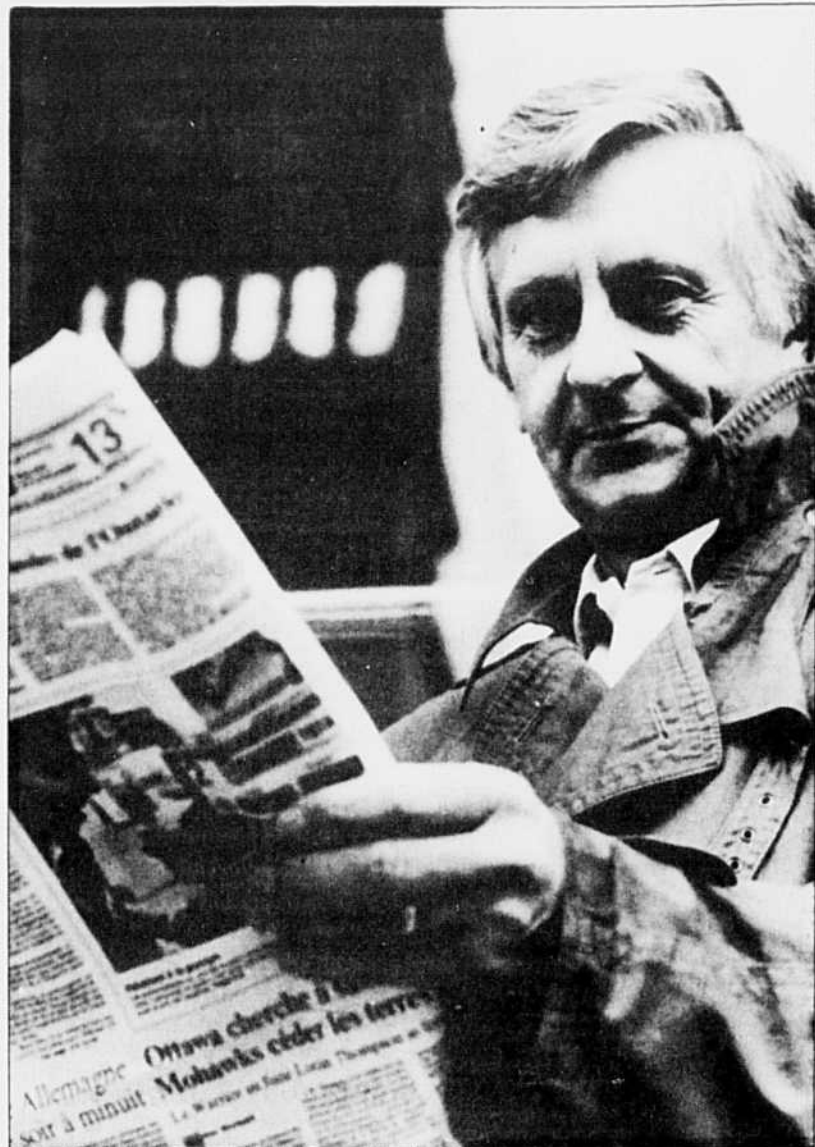


PHOTO JACQUES GRENIER

L'essayiste Jacques Godbout.

pour être visionnaire, pour prévoir l'avenir, c'est à dire pour être actif mentalement, il faut être téléspectateur, c'est à dire passif. »

Evidemment, souligne ironiquement l'écrivain, la génération des moins de 30 ans, qui sont nés avec la télévision dans tous les foyers, a sûrement développé un système de défense étanche aux abus du flux d'images.

Mais les intellectuels qui, comme moi, ont vécu avant l'apparition de cette invention sont dérouterés. Ils tentent de comprendre avec leurs moyens, essentiellement la dialectique, la fuite en avant du progrès technique.

À cet égard, l'intervention de Godbout s'inscrit dans une tradition qui remonte à Platon fustigeant l'écriture, Rousseau rouspétant contre la représentation théâtrale et, plus près de nous, Allan Bloom stigmatisant l'éducation de masse qui nivelle la culture par le bas.

En fait, pour le penseur Godbout, on sort présentement d'une période janséniste où le mot culture impliquait automatiquement le sérieux, l'austérité, la rigueur, la difficulté.

Aujourd'hui, et c'est peut-être un des effets de la télévision, on entre dans une ère hédoniste. Le festival Juste pour Rire est un produit de la télévision et est conçu pour la télévision. Cet esprit du plaisir à tout prix a même contaminé la politique puisqu'une des expressions les plus employées pour qualifier les politiciens est : ce sont tous des clowns. Il y a une vérité là-dessous. Les gens ne se laissent plus bernier par les artifices du spectacle politique. »

Mais il y eut un âge d'or de l'audio-

visuel. Evidemment, c'était au commencement. « Au tout début de la télévision québécoise, lorsqu'il n'y avait qu'une chaîne française et que les lois du marché ne s'appliquaient pas encore, des gens cultivés présentaient des émissions de qualité. On proposait des pièces d'Albert Camus le dimanche soir, par exemple, et tout le monde en discutait le lendemain. C'est ce qui a permis au Québec de se ventiler un peu et la télévision a sûrement joué un rôle dans l'avènement de la Révolution tranquille. Mais le commerce s'est rapidement accaparé de ce moyen de diffusion des annonces publicitaires. »

En reprenant les propos d'un des plus grands penseurs de notre temps, Guy Debord, Godbout soutient que tout maintenant est assujéti au monde du spectacle et à sa diffusion continue.

Notre temps est maintenant fonction d'un type de rapport inventé par le spectacle télévisuel. Lorsqu'on m'invite quelque part pour une communication, on calcule le temps non pas pour résoudre le problème posé, mais pour distraire l'assistance. »

En réalité, ce que Godbout regrette, c'est la disparition des cérémonies, « car on est entré dans le feuilleton de la continuité du spectacle. »

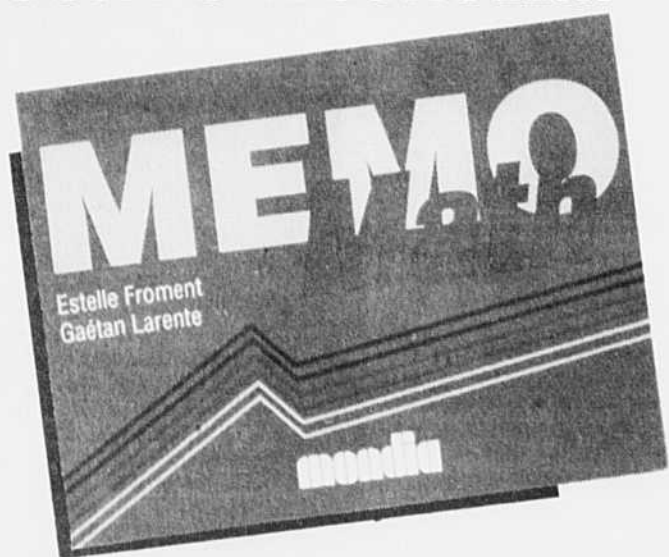
Ironie du sort, et comme pour illustrer son propos, Jacques Godbout mentionne qu'il travaille depuis deux ans et demi sur un documentaire portant sur l'évolution politique du Québec et qui ne va durer au petit écran qu'une heure et demi. Il espère que ses amis ne changeront pas de chaîne à ce moment-là...

Au bout de chaque cigarette

Un seul filtre: vos poumons



LORSQUE LES MATHÉMATIQUES SONT UNE JUNGLE...



MÉMO Math

L'essentiel des lois et définitions mathématiques en un clin d'oeil
L'outil de référence le plus complet et le plus pratique conçu pour les étudiants

Mémo Math comprend plus de 2 000 formules, lois et définitions mathématiques pour plusieurs domaines, notamment les statistiques; le calcul différentiel et intégral; les matrices et les déterminants; les mathématiques financières; les probabilités, etc.

Mémo Math permet de préparer un examen, toutes clés en main!

Présenté en format poche rigide et plastifié, reliure spirale **9,95 \$**



Demandez-les à votre librairie

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221 - 1-800-361-9264

POUR UN ACCORD EN RÈGLE SUIVEZ LE CODE!

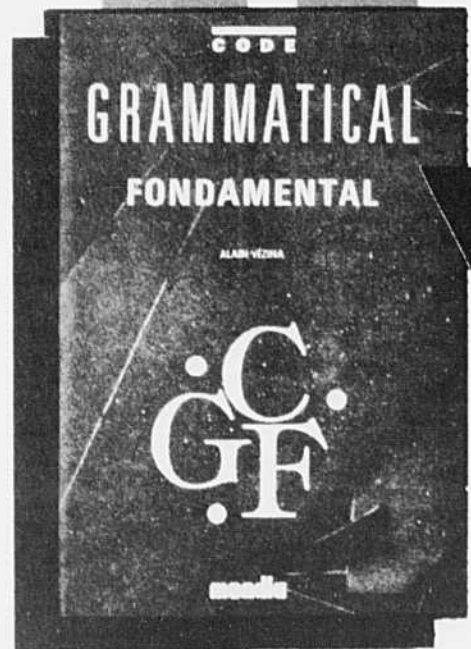
Le CGF est l'outil de référence le plus simple à consulter: toutes les entrées conduisent à la réponse.

APPROUVÉ PAR LE MEQ

Le CGF est le code grammatical le plus complet: les règles, les nombreux exemples, les listes et l'index permettent de trouver rapidement l'information recherchée.

Quand METTRE au féminin pluriel?

Quand faire ACCORDER APRÈS ÊTRE ET AVOIR?



Quand METTRE un TRAIT d'union dans un MOT composé?

272 pages
14,95 \$



Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences
Études québécoises

Conférence

Les signes de l'identité

Gaston Miron, poète
écrivain invité au Département d'études françaises

Le mercredi 17 octobre 1990
à 16 h 30

à l'amphithéâtre B-2305
Pavillon 3200, rue Jean-Brillant

Entrée libre
Renseignements: 343-7327

Lettres québécoises

Le magazine littéraire le plus lu au Québec

Un abonnement, **un roman!**



RECEVEZ GRATUITEMENT

VOLKSWAGEN BLUES

Jacques Poulin

☐ Je paie 30\$ par chèque pour un abonnement de deux ans (8 nos) et je reçois en prime *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin

☐ Je paie par carte de crédit Visa ☐ ou Master Card ☐

no _____ exp. _____ / _____

Je préfère m'abonner pour un an à *Lettres québécoises* (14\$)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code Postal _____ Téléphone _____

LETTRES QUÉBÉCOISES C.P. 1840, SUCC. B MONTREAL (Qc) H3B 3L4